BnF Gallica

Le Nouveau Mercure galant : contenant tout ce qui s'est passé de curieux...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Le Nouveau Mercure galant : contenant tout ce qui s'est passé de curieux.... 1677-09.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

18701. Bis
H. Res.

LE NOUVEAU MERCURE GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Septembre 1677.
& plusieurs autres.

TOME VII.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,
Chez PIERRE TRABOÜILLET, au Palais,
au premier Pillier de la Grand'Salle,
au Sacrifice d'Abel.

M. D. LXXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

8° L² 26484 (B)

DE L'ORIGINE DES LOIX, DES ARTS, ET DES SCIENCES, ET DE LEUR PROGRÈS CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

LIVRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DES LOIX.

CHAPITRE PREMIER.

Des Sociétés.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE
MONTAUSIER,
PAIR DE FRANCE, &c.
Gouverneur de Monseigneur
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Quoy que le Mercure Galant semble estre devenu le Livre de tout le monde, celuy que je prens la liberté de vous offrir

est tellement à Vous, que j'ay crû que vous ne desaprouveriez pas que je luy fisse porter vostre Illustre Nom. Ce qu'il contient de plus relevé regarde l'Education de Monseigneur le DAUPHIN. *C'est l'Article le plus étendu, parce qu'il est impossible de renfermer en peu de paroles le prétieux Sujet de tant de veilles & de tant de soins ; Et quel autre que Vous,* MONSEIGNEVR, *a autant de part que vous en avez à cette merveilleuse Education qui nous fait admirer dans ce jeune Prince toutes les qualitez qui*

EPISTRE.

le pouvoient rendre digne d'estre Fils de LOÜIS LE GRAND?
C'est Vous qui luy inspirez les Vertus qui sont particulieres aux Personnes de son Rang. C'est Vous qui le faites entrer dans les Sentimens Politiques qui doivent estre la principale Etude des Souverains; Et le Roy luy donnant les veritables Regles du grand Art de regner, par les Memoires qu'il prend soin de luy dresser de sa vie, C'est Vous qui luy rendez ces secours sensibles, & luy apprenez à meriter par luy-mesme les avantages qui luy sont destinez

EPISTRE.

par sa Naissance. L'honneur que vous avez reçeu par le choix que cet incomparable Monarque a fait de Vous pour vous confier ce qu'apres Luy la France a de plus cher & de plus Auguste, a esté fait par d'autres Rois en differens Siecles aux plus considerables de l'Etat; mais ces Rois qui les ont choisis n'estoient point Loüis XIV. *& comme ils n'avoient pas cette vive source de lumieres dont il est éclairé dans tout ce qu'il fait, ils ont pû donner à la faveur, ce que l'experience nous fait voir que vous*

EPISTRE.

vous estes attiré par le plus solide merite. Cette gloire, MONSEIGNEVR, *est si éclatante & si particuliere pour Vous, que quoy que toute vostre vie soit une matiere inépuisable d'Eloges; Dire que le Roy vous a fait Gouverneur de Monseigneur le* DAUPHIN, *& que les hautes Idées que vous luy avez fait prendre de ce qu'il est né, l'ont rendu ce que nous le voyons, c'est dire plus que les Panegyriques les plus achevez ne pourroient faire concevoir des plus Grands Hommes. C'est aussi à cette*

EPISTRE.

Seule loüange que je m'arreſte, & quelque liberté que ie prene de vous preſenter cette Partie du Mercure, je me trouve en meſme temps contraint d'avoüer que le Mercure ne doit point eſtre pour Vous. Il eſt leu par tout, & on l'eſtime parce qu'en faiſant connoiſtre les merveilles que produit tous les jours la France, il y a peu de Païs Etrangers où il ne donne ſujet de l'admirer ; Mais, MONSEIGNEUR, quand il dira que vous eſtes d'une des plus nobles & plus anciennes Maiſons du Royaume, que vous

avez l'Esprit aussi grand que la naissance, que vostre Courage les égale l'un & l'autre, & que malgré l'attachement que vous avez toûjours eu pour les Belles Lettres, vous n'avez laissé échaper aucune occasion de vous signaler par les Armes, que dira-t-il qui ne soit connu dans tous les lieux où sa bonne fortune luy a fait trouver de l'accés? L'Italie ne vous a t-elle pas veu aux Sieges de Rosignan & de Casal donner dés vostre jeune âge des marques de cette Valeur dont la Lorraine a depuis esté témoin, &

EPISTRE.

que l'Alſace n'a pû s'empeſcher en ſuite d'admirer, quand vous trouvant ſous le feu Duc de Vveimar à l'Attaque de la Ville & Forteresſe de Briſac, vous y fiſtes tout ce qu'on peut attendre d'un Homme à qui les grandes Occaſions inſpirent la plus impatiente ardeur de ſe diſtinguer? Je ne parle ny des autres Sieges, ny d'une infinité de Rencontres qui ont toutes ſervy à faire éclater voſtre Courage. Je laiſſe la Bataille de Cerné, dans laquelle vous prîtes de voſtre propre main trois Etendars de Cavalerie. Avec

EPISTRE.

quelle gloire n'avez-vous pas combatu en Allemagne, seul Mareschal de Camp de l'Armée que commandoit feu Monsieur le Mareschal de Guebriant? La Haute & Basse Alsace dont le Roy vous avoit confié le Commandement, n'oublieront jamais l'intrepidité avec laquelle vous avez tenu teste aux Ennemis, dont enfin vous ne pustes éviter d'estre fait Prisonnier de guerre, apres vous estre exposé par tout où le plus pressant péril vous appelloit. Voila de grandes Actions, MONSEIGNEUR! Nos Histoires qui

en ſeront pleines vous répondent de l'Immortalité que vous avez ſi bien meritée, & mes foibles expreſſions ne pouvant rien pour voſtre gloire, je ne découvre plus dans ce que je me hazarde à vous offrir, qu'un ambitieux motif d'amour propre, qui me fait ſouhaiter que tout le monde ſçache la grace que vous me faites de m'honorer de voſtre protection, & d'agréer que je me diſe avec le zele le plus reſpectueux,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur, D.

NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

TOME VII.

PRENEZ-Y garde, Madame. Il n'y a rien de si propre à me gaster, que les loüanges, & vous m'en donnez de si flateuses, qu'insensiblement je pourray en

estre séduit. Si cela arrive, vous n'y trouverez pas vostre compte. J'entreray dans une présomption que vous aurez peine à vaincre, & il vous en coustera tout au moins des prieres pour ces Lettres dont vous me témoignez faire tant de cas. Je veux croire que vous en estes contente, parce que vous avez de la bonté pour moy ; mais quelque vanité que vostre approbation me donne, je conserve assez de raison pour voir que vous cherchez à me payer du

ſoin que je prens de vous envoyer tous les Mois avec les Nouvelles ordinaires, ce que je puis recouvrer de plus curieux. Je ne me pique point de les aſſaiſonner de ce tour fin & délicat qui redouble le prix des choſes, & vous perdez vos obligeantes exagerations, ſi vous croyez me perſuader. Demeurons donc, s'il vous plaiſt, dans les termes dont nous ſommes convenus. Laiſſez-moy vous écrire toûjours ſans façon, & ne cherchez dans tout ce

que vous recevez de moy, que les témoignages d'un zele qui me rend plus ſenſible à l'avantage de vous ſatisfaire, qu'à l'eſperance de m'acquerir la réputation de bel Eſprit. Il eſt dangereux de l'avoir. Elle engage à une trop ſevere exactitude, pour ne laiſſer rien paroiſtre où l'on n'ait mis la derniere main, & cette ſujetion ſeroit fâcheuſe pour moy que la méditation embarraſſe, & qui prens toûjours la voye la plus aiſée pour ſortir d'affaires. Je ne

ſçay ſi c'eſt eſtre de mauvais gouſt, mais ce qui eſt commode me ſemble ſi ſouhaitable par tout, que je ne puis condamner ceux qui veulent de la commodité dans l'Amour meſme. Il s'eſt fait une petite Piece là deſſus qui me met encore davantage dans leurs ſentimens. Je ne vous puis dire de qui elle eſt. Elle m'a eſté envoyée de Roüen, avec priere de ne me point informer du nom de l'Autheur. Le terroir eſt bon pour les Vers, & il n'en

vient gueres de méchans de ce Païs-là. Voyez ſi je me trompe, en croyant ceux-cy aſſez agreablement tournez pour vous plaire.

L'AMOUR COMMODE.

HE' bien, mon cœur facile & qui par tout ſe rend,
Pour quatre ou cinq Beautez en meſme temps ſoûpire.
Entre nous, belle Iris, eſt ce un crime ſi grand
Qu'il faille y trouver tant à dire?

Si j'ay dequoy vous engager,
Parce que j'aime ailleurs en dois-je
moins vous plaire,
Et pour quelques douceurs qu'on
me voit partager,
Ne sçaurois-je estre vôtre affaire?

Rendez plus de justice à ma sincerité.
Si j'en conte en tous lieux, c'est sans
estre volage,
I'aime tant que l'on m'aime, & cette fermeté
Vaut bien qu'avec moy l'on s'engage.

Il est vray qu'absent des beaux yeux
Dont mon ame charmée adore la
lumiere,
Pour finir des jours ennuyeux
Ie n'ay pas la main meurtriere.

LE MERCURE

Ie cours où je prétens qu'on ſe plaiſe
à me voir,
Ie ris, je chante, je folâtre,
Et regarde le Deſeſpoir
Comme une vertu de Theatre.

C'eſt eſtre, je l'avouë, Amant peu
regulier,
Mais je fuis tous les maux que le
chagrin fait naiſtre,
Et ſi c'eſt là n'aimer qu'en Ecolier,
Dieu me garde d'aimer en Mai-
(ſtre.

Apres tout, le repos eſtant un bien ſi
doux,
Aime-t-on afin qu'on enrage,
Et pour ſécher d'ennuy d'eſtre éloi-
gné de vous,
Vous en verray-je davantage?

Les plaintes, les langueurs, les ſoû-
pirs, les ſanglots,
Me rendront-ils ce que m'oſte
l'abſence,
Et n'eſt-il pas plus à propos
Qu'apres l'avoir perdu je prenne
patience?

L'Amour de tous les maux eſt le
plus dangereux,
Quand trop d'attachement nous li-
vre à ſon caprice,
Et je ne ſçache point d'employ ſi
malheureux,
Que de ſe faire Amant d'office.

A chaque occaſion il faut avec (tranſport
S'arracher les cheveux, ſe battre la
poitrine,
Eſtre tout preſt de courir à la mort,
Ou du moins en avoir la mine.

LE MERCURE

Franchement, ce meſtier eſt des plus
fatigans,
Il a mille chagrins qui rarement
s'appaiſent,
Et ce n'eſt pas à tort qu'on nomme
extravagans
Les pauvres Dupes qui s'yplaisẽt.

Aime par regles qui voudra,
Iamais ce ne fut ma methode,
Ie m'offre, & ſans ſonger comme le
tout ira,
Ie prens d'abord du plus cõmode.

Mes vœux n'ayãt pour tout objet
Que de rendre heureux ceque j'ai-
Pour réüſſir dans ce projet (me,
Ie croy devoir toûjours commencer
par moy-meſme.

Ainſi, charmante Iris, ſi mon humeur vous plaiſt,
N'examinez rien autre choſe,
Aimez-moy ſans prendre intereſt
Si de mon cœur quelqu'autre ainſi
que vous diſpoſe.

Tant que je vous verray, je ſeray
tout à vous,
Point de ſouvenir des Abſentes,
Vous allumerez ſeule en des momẽs
ſi doux
Mes paſſions les plus ardentes.

Dans quelque paſſe-temps que vous
vüeilliez donner,
I'y donneray ſans le combatre;
Et ſi vous voulez badiner,
Ie ſeray badin comme quatre.

Ie ne dis pas, quand vous m'aurez
quité,
Qu'attendant que je vous revoye,
Ie n'aille d'un autre costé
Faire un nouvel amas de joye.

Mais ces égaremens fâcheux aux
cœurs jaloux,
Ne peuvent estre à vostre honte;
Ce que je feray loin de vous,
Ne sera point sur vostre compte.

Dans le temps où tous deux nous ne
nous verrons pas,
Comme d'aucun plaisir je ne veux
me defendre,
Ne vous faites point d'embarras
De tous ceux que vous pourrez
prendre.

Recevez des Amans, écoutez leurs
douceurs,
Et quand de nous revoir l'heure
ſera venuë,
Prenons ce que chacun nous aurons
fait ailleurs,
Comme choſe non avenuë.

Sans nous inquieter de rien,
Faiſons-nous le meſme viſage
Que ſi voſtre cœur & le mien
Eſtoient demeurez ſans partage.

Comme d'amour tout tranſporté,
Ie vous feray mille careſſes,
Vous pourrez y répondre en toute
ſeureté
Par vos plus flateuſes tendreſſes.

Me faire des faveurs, c'eſt ne rien
hazarder,
Ie ſuis diſcret, & recevant des
voſtres,
Vous aurez beau m'en accorder,
Ie n'en parleray point aux autres.

A ces conditions ſi je ſuis voſtre fait,
Belle Iris, vous n'avez qu'à dire,
Cherchons en nous aimant l'amour
le plus parfait,
Mais n'aimons jamais que pour
rire.

Si tout le monde ſuivoit ces Maximes, l'Amour ne cauſeroit pas tant de malheurs, & l'emportement inconſideré d'un Jaloux

n'auroit pas donné lieu à l'Avanture que vous allez entendre.

Une Dame bien faite, jolie, ſpirituelle, enjoüée, vertueuſe dans le fond, mais ayant l'air du monde, & trouvant un plaiſir ſenſible à s'entendre conter des douceurs, ne pût s'empeſcher de s'abandonner à ſon panchant pendant l'abſence de ſon Mary, que d'importantes affaires avoient appellé pour quelques mois dans le Languedoc. Il aimoit ſa Fem-

me, & elle meritoit bien qu'il l'aimaſt; mais ſoit jalouſie, ſoit délicateſſe trop ſcrupuleuſe ſur le point-d'honneur, il eſtoit ſevere pour ce qui regardoit ſa conduite, & il l'obligeoit à vivre dans une régularité un peu éloignée des innocentes libertez qu'elle auroit crû pouvoir s'accorder. Ainſi il ne faut pas eſtre ſurpris, ſi ſe voyant maiſtreſſe de ſes actions par ſon depart, elle n'euſt pas tous les ſcrupules qu'il avoit tâché de luy donner.

Elle estoit née pour la joye, l'occasion estoit favorable, & elle crût qu'il luy devoit estre permis de s'en servir. Elle eut pourtant soin d'éviter l'éclat, & ne voulut recevoir aucune visite chez elle ; mais elle avoit des Amies, ces Amies voyoient le beau monde, & l'enjoûment de son humeur joint aux agrémens de sa Personne, fit bientost l'effet qu'elle souhaitoit. On la vit, elle plût, on luy dit qu'elle estoit belle, sans qu'elle témoignast s'en fâ-

cher; les tendres déclarations ſuivirent, elle les reçeut en Femme d'eſprit qui veut en profiter ſans ſe commettre; & là-deſſus, grands deſſeins de s'en faire aimer. Promenades, Comédies, Opéra, Feſtes galantes, tout eſt mis en uſage, & c'eſt tous les jours quelque nouveau Divertiſſement. Cette maniere de vie auſſi agreable que commode, avoit pour elle une douceur merveilleuſe, & jamais Femme ne s'accommoda mieux de l'abſence

de ſon Mary. Les plus éclairez pourtant en fait de Galanterie, s'apperçeurent bientoſt qu'il n'y avoit que des paroles à eſperer d'elle. Ils l'en eſtimerent davantage, & n'en eurent pas moins d'empreſſement à ſe rendre où ils croyoient la devoir trouver. Juſque-là tout alloit le mieux du monde; mais ce qui gaſta tout, ce fut un de ces Meſſieurs du bel air, qui ſotement amoureux d'eux-meſmes ſur leurs propres complaiſances, s'imagi-

nent qu'il n'y a point de Femmes à l'épreuve de leurs douceurs, quand ils daignent se donner la peine d'en conter. Celuy-cy, dont une Perruque blonde, des Rubans bien compassez, & force Point de France répandu par tout, faisoient le merite le plus éclatant, se tenoit si fort assuré des faveurs de la Belle dont il s'agit, sur quelques Réponses enjoüées qu'il n'avoit pas eu l'esprit de comprendre, qu'il se hazarda un jour à pousser les affaires

un peu trop loin. La Dame le regarda fierement, changea de ſtile, prit ſon ſérieux, & rabatit tellement ſa vanité, qu'il en demeura inconſolable. Il ſe croyoit beau, & trop plein du ridicule entêtement qu'il avoit pour luy, il ne trouvoit pas vray-ſemblable qu'il ſe fuſt offert ſans qu'on euſt accepté le Party. Il examina de plus pres les manieres de la Dame, la vit de belle humeur avec ceux qu'il regardoit comme ſes Rivaux; & ſans ſonger qu'ils ne luy

avoient pas donné les meſ-
mes ſujets de plainte que
luy, imputant à quelque
préoccupation de cœur ce
qui n'eſtoit qu'un effet de
ſa vertu, il prit conſeil de
ſa jalouſie, & ne chercha
plus qu'à ſe vanger de l'a-
veuglement qu'elle avoit
de faire des Heureux à ſon
préjudice. Il en trouva l'oc-
caſion & plus prompte &
toute autre qu'il ne l'eſpe-
roit. La Dame eſtoit allée
à une Partie de Campagne
pour quelques jours avec
une Amie. Par malheur

pour elle, ſon Mary revint inopinément de Languedoc le lendemain de cette Partie. Il fut ſurpris de ne la point rencontrer en arrivant. Celle qui l'avoit emmenée hors de Paris eſtoit un peu en réputation de Coquete. Le chagrin le prit. Il forma des ſoupçons, & il y fut confirmé par l'Amant jaloux, qui ayant ſçeu ſon retour, fut des premiers à le voir. Comme ils avoient toûjours veſcu enſemble avec aſſez de familiarité, le Mary ne

luy cacha point la mauvaiſe humeur où le mettoit l'imprudente Promenade de ſa Femme. Cet infidelle Amy qui ne cherchoit qu'à ſe vanger d'elle, crût qu'il ne pouvoit prendre mieux ſon temps. Il la juſtifie en apparence, & entrant dans le détail de toutes les Connoiſſances qu'elle a faites depuis ſon depart, pour prévenir, dit-il, les méchans contes que d'indiſcrets Zélez luy en pourroient faire, il les excuſe d'une maniere qui la rend coupable

coupable de tout ce qu'il feint de vouloir qu'il croye innocent. Le Mary prend feu. Quelques petites railleries que d'autres luy font, & qui ont du raport avec cette premiere accusation, achevent de le blesser jusqu'au vif. Il s'emporte, il fulmine, & il auroit pris quelque résolution violente, si ses veritables Amis n'eussent détourné le coup. Tout ce qu'ils peuvent gagner pourtant, c'est qu'en attendant qu'il soit éclaircy des prétenduës galanteries

de ſa Femme, elle ira ſe mettre dans un Couvent qu'il leur nomme à douze ou quinze lieuës de Paris. Deux Parentes des plus prudes ſe chargent de luy porter l'ordre, & de le faire executer. La Dame qui connoiſſoit la ſeverité de ſon Mary, ne balance point à faire ce qu'il ſouhaite. La voila dans le Couvent, dont heureuſement pour elle l'Abbeſſe eſtoit Sœur d'un de ceux qui luy en avoient le plus conté, quoy que ce commerce fuſt demeuré

inconnu à l'Amant jaloux. Ainſi elle ne manqua pas de Lettres de faveur pour tous les Privileges qui pouvoient luy eſtre accordez. Elle n'avoit pas trop beſoin d'une recommandation particuliere. Ses manieres engageantes & flateuſes en eſtoient une tres-forte pour elle, & il ne falloit rien davantage pour la faire aimer de tout le Couvent. C'eſtoit une neceſſité pour elle d'y paſſer quelque temps, elle aimoit les plaiſirs, & elle s'en fit de tout ce qui

en peut donner dans la retraite. Elle noüa ſur tout amitié avec une jeune Veuve Provençale, Penſionnaire du Couvent comme elle. Son langage la charma tellement (il n'y en a point de plus agreable pour les Dames) qu'elle s'attacha à l'étudier; & comme il ne faut que vouloir fortement les choſes pour y réüſſir, elle s'y rendit ſi ſçavante en trois mois, qu'on l'eut priſe pour une Provençale originaire. Cependant il y en avoit déja

fix qu'elle estoit réclusе. Sa prison l'ennuyoit, & elle succomba à la tentation de venir à Paris *incognito* paſſer quinze jours avec ſes Amies. L'Abbeſſe, quoy qu'avec un peu de peine, luy accorda ce congé à l'inſtante ſollicitation de ſon Frere, à qui elle devoit ce qu'elle eſtoit. Elle ſe précautionne pour n'eſtre point découverte. Une Amie avec qui elle concerte ſon deſſein, & qui ſe charge de luy faire donner un Apartement en lieu où

elle ne soit connuë d'aucun Domestique, la va prendre à deux lieuës de Paris, & la mene chez la Femme d'un vieux Conseiller, qui ne l'ayant jamais veuë, la reçoit comme une Dame qui arrive nouvellement de Provence. Grande amitié qui se lie entr'elles. Il n'est parlé que de la belle Provençale, c'est sous ce nom qu'on songe à la divertir, & elle jouë si bien son personnage, que ne voyant que trois ou quatre de ses plus particuliers Amis qui

ſont avertis de tout, il eſt impoſſible qu'on la ſoupçonne de n'eſtre pas ce qu'elle ſe dit. Tout contribuë à mettre ſon ſecret en aſſurance. Le quartier où elle loge eſt fort éloigné de ſon Mary, elle ne ſort jamais que maſquée avec la Femme du Conſeiller; & quand elle fait quelque Partie de promenade avec ſon Amie, ce ſont tous Gens choiſis qui en ſont, & leur indiſcretion n'eſt point à craindre pour elle. Trois ſemaines ſe paſſent

de cette sorte. Elle prend ses mesures pour toutes les choses qui peuvent obliger son Mary à la rapeler auprés de luy, & feignant tout-à-coup d'avoir reçeu des nouvelles qui la pressent de se rendre en Provence, elle se dispose à s'aller renfermer dans le Couvent. Le jour est pris pour cela. Elle doit aller coucher avec son Amie à cinq ou six lieuës de Paris, & les adieux sont déja à demy-faits sans qu'on ait rien découvert de ce qu'elle a in-

tereſt à tenir cahé. Dans cette diſpoſition qui euſt pû prévoir ce qui luy arrive? Son Mary avoit un Procés, le Conſeiller qui la loge en eſt nommé Raporteur; il cherche accés aupres de luy, & s'adreſſe à un Gentilhomme avec qui il a fait connoiſſance en Languedoc, & qu'il ſçait eſtre le tout-puiſſant dans cette Maiſon. Le Gentilhomme prend volontiers cette occaſion de faire valoir ſon credit, & ils vont enſemble chez le Conſeiller le jour

meſme que la fauſſe Provençale doit partir. Le Conſeiller s'eſtoit enfermé dans ſon Cabinet au retour du Palais pour une Affaire qu'il falloit neceſſairement qu'il examinaſt ſur l'heure. Il eſtoit queſtion d'attendre. Le Gentilhomme pour mieux ſervir ſon Amy, le mene à l'Aparrement de Madame qu'il veut mettre dans ſes intereſts. Comme il y entroit ſans façon à toutes les heures du jour, il y monte ſans qu'elle en ſoit avertie, & il la ſurprend

avec la fauſſe Provençale, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une viſite de ſon Mary. Jugez de la ſurpriſe de l'un & de l'autre. Le Mary ne ſçait où il en eſt. Il regarde, reconnoiſt ſa Femme, & troublé d'une rencontre ſi inopinée, il oublie ſon Procés, & n'écoute preſque point ce que ſon Amy dit en ſa faveur. La Dame n'eſt pas moins embaraſſée de ſon coſté, mais comme elle voit le pas dangereux pour elle, ſi elle n'y remedie par ſon

eſprit, elle ne ſe déconcerte point, & parlant Provençal au Gentilhomme qu'elle a déja veu pluſieurs fois, elle luy dit cent plaiſanteries qui mettent le Mary dans un embarras nouveau. Il demande tout bas à ſon Amy qui elle eſt, & il luy répond de ſi bonne foy (comme il le croit) que c'eſt une Dame de Provence venuë à Paris pour affaires, que ſon langage ſervant à confirmer ce qu'il luy dit, il commence à croire que la reſ-

ſemblance des traits a pû le tromper, & il ne s'en faut guére meſme qu'il ne les trouve moins reſſemblans qu'ils ne luy ont paru d'abord. Il s'approche d'elle, l'examine, luy parle, & le Gentilhomme luy ayant dit qu'il falloit qu'elle ſollicitaſt pour ſon Amy, elle promet de s'y employer comme ſi c'eſtoit ſon affaire propre. Elle tient parole, & le Conſeiller entrant, c'eſt elle qui commence la ſollicitation; mais elle le fait avec tant

de grace & avec une telle liberté d'esprit, que son Mary ne peut croire que si elle estoit sa Femme, elle eust pû se posseder assez pour pousser le déguisement jusque-là. Il sort tres-satisfait du Conseiller; & pour n'avoir aucun scrupule d'estre la Dupe de cette rencontre, il se résout d'aller dés le lendemain trouver sa Femme au Couvent. Elle y met ordre par la promptitude de son retour, & devinant ce qu'il est capable de faire pour

s'éclaircir, au lieu d'aller coucher où ſon Amie la devoit mener, elle marche toute la nuit, & arrive de tres-grand matin au Couvent. L'Abbeſſe à qui elle rend compte de tout, inſtruit la Touriere de ce qu'elle doit dire, ſi quelqu'un la vient demander. Son Mary fait diligence, & arrive ſix heures apres elle. Il vient au Parloir. On luy dit que ſa Femme n'a preſque point quité le Lit depuis huit jours, à cauſe d'une legere indiſpoſition, & elle

paroît un quart-d'heure apres en coiture de Convalescente. La fatigue du voyage, & le manque de dormir pendant toute la nuit paſſée, l'avoient un peu abatuë. Cela vint le plus à propos du monde. Comme ſon Mary ne luy trouva ny les meſmes ajuſtemens, ny la meſme vivacité de teint qui l'avoit ébloüy le jour précedent dans la Provençale, il fut aiſément perſuadé qu'il y avoit eu de l'erreur dans ce qu'il s'en eſtoit figuré d'abord. Ce-

pendant il avoit remarqué tant de merite dans cette prétenduë Provençale, & il en estoit tellement touché, que se tenant trop heureux de posseder une Personne qui luy ressembloit, & estant d'ailleurs convaincu qu'il y avoit eu plus d'imprudence que de crime dans la conduite de sa Femme, il luy dit les choses les plus touchantes pour luy faire oublier ce que six mois de clôture luy avoient pû causer de chagrin. Elle garde quelque temps son

ſérieux avec luy, luy fait ſes plaintes en bon accent François de ſon injurieux procedé, & apres quelques feints refus de luy pardonner ſi-toſt un outrage qui avoit fait tant de tort à ſa reputation, elle ſe rend aux preſſans témoignages de ſa tendreſſe, & retourne avec luy le lendemain à Paris. Il luy conte l'Avanture de la Provençale qu'il promet de luy faire voir, & il demeure un peu interdit, quand l'eſtant allé demander chez le Conſeiller, il apprend que

ſes affaires l'avoient rapelée en Provence. Je ne ſçay ſi un depart ſi prompt luy a fait ſoupçonner quelque choſe, mais il en uſe tres-bien avec ſa Femme, & il luy laiſſe meſme plus de liberté qu'il ne luy en ſoufroit avant ſon voyage de Languedoc.

A propos de Languedoc, on vous a dit vray, Madame, en vous apprenant que Monſieur le Marquis de Montanegre avoit eu l'agrément du Roy pour ſa Lieutenance Generale du

Bas Languedoc, & je ne ſçay comment j'oubliay la derniere fois que je vous écrivis, à vous faire part de cette nouvelle. Toute la Province en a témoigné de la joye ; & comme elle connoît ſon zele pour la Religion, ſa fidelité pour le ſervice de ſon Maiſtre, & ſon deſ intéreſſement pour le bien public, elle ne doute point que ſon Gouvernement ne luy procure toute ſorte d'avantages. Il n'y a rien de plus glorieux pour luy, que la maniere dont il

a plû au Roy de le distin-
guer entre un grand nom-
bre de Prétendans, pour luy
confier un Poste aussi im-
portant que celuy dont je
vous parle. Aussi faut-il
demeurer d'accord que
Mr le Marquis de Monta-
negre s'estoit rendu digne
de cette préference, par
l'attachement qu'il a toû-
jours eu pour le Service.
Apres ses premieres Cam-
pagnes, il fut Capitaine de
Cavalerie au Regiment de
Monsieur, dont il eut en
suite l'honneur d'estre

Mestre de Camp pendant plusieurs années, & mesme de commander la Cavalerie en Catalogne. Il donna de tres-grandes marques de valeur & de courage en soûtenant l'effort de celle des Ennemis, lors qu'ils entreprirent de secourir Campedon que l'Armée du Roy assiegeoit. Ils estoient des deux tiers plus forts que nous, & Mr de Montanegre tout blessé qu'il fut d'abord, ne laissa pas de se jetter luy seul dans un de leurs Escadrons, pour tâcher par son

exemple de ranimer les Siens, que l'inégalité du nombre avoit effrayez. Il mit cet Escadron en desordre, & s'estant relevé de dessous son Cheval qui fut tué, il se défendit longtemps l'Epée à la main, mais enfin une nouvelle blessure qu'il reçeut dans le corps, le fit tomber par terre, & entre les mains de ceux qui n'en feroient pas aisément venus à bout, s'il n'eut esté mis par là hors de combat. Cette Action, & beaucoup d'autres, ayant

fait bruit à la Cour, il seroit parvenu sans - doute aux Commandemens dont le merite de ceux qui luy ressemblent est toûjours récompensé, si la Paix des Pyrenées qui se fit peu de temps apres ne l'eust forcé à se retirer chez luy. Le Roy ne l'y voulut pas laisser inutile, & on connust l'estime particuliere dont Sa Majesté l'honoroit, par l'entrée qu'Elle luy donna aux Etats Generaux de Languedoc en qualité de Baron. Cet honneur estoit grand,

grand, mais non pas au deſſus d'une Perſonne de ſa naiſſance. Il n'y en a guére de plus illuſtre, & je vay ſatisfaire avec joye à l'ordre que vous me donnez de vous apprendre ce que j'en ſçay.

Mr le Marquis de Montanegre prend ſon origine de la Maiſon d'Urre en Dauphiné, qui partagée en douze Branches il y a plus de deux cens ans, compte dans ſes Alliances les Maiſons de Veſq, d'Ademar, de Berenger, de Cornillon, &

presque tout ce qu'il y a de grandes & anciennes Familles dans cette Province, où l'on sçait que la Noblesse est en possession de se conserver depuis longtemps dans toute sa pureté. On trouve parmy les Titres de cette Maison des Vassaux de la Terre d'Urre annoblis il y a cinq cens ans, par un Privilege particulier dont certaines Familles considerables du Dauphiné joüissoient en ce temps-là; & ces mesmes Titres font connoistre que dés l'an 1266;

il y avoit des Chevaliers de l'Ordre de S. Jean de Jeruſalem dans la Maiſon d'Urre, & qu'un François d'Urre en prenoit la qualité. Je ne vous parle point d'un Aimé d'Urre, Seigneur des Teſſieres, Grand Maiſtre de la Maiſon du Duc de Lorraine, & dans le rang & l'alliance de l'ancienne Chevalerie de Lorraine; ny d'un autre des plus proches de Mr de Montanegre, qui fut Lieutenant de Roy en Provence, ſous le Regne de Henry II. Nous

y avons veu de nos jours commander par Commiſſion Monſieur le Marquis d'Ayguebonne de la meſme Maiſon d'Urre, qui fut fait Chevalier des Ordres du Roy en 1646. & que le Commandement des Armées du Roy en Italie, & le Gouvernement de Caſal, ont fait aſſez connoiſtre par tout. Ce n'eſt pas ſeulement de cette Illuſtre Maiſon que Mr le Marquis de Montanegre tire les avantages de ſa naiſſance; il trouve encor dequoy la re-

lever par Messire Pierre de Liberras son Ayeul maternel, qui réduisit à l'obeïssance du Roy Henry IV. la Ville de Marseille, que la perfidie de quelques Particuliers luy avoit arrachée malgré elle, tandis que ce Grand Prince estoit occupé au Siege d'Amiens. Son Action si remarquable dans l'Histoire ne s'effacera jamais de la memoire des Marseillois, qui non contens de luy avoir érigé une Statuë, font celebrer tous les ans un Service en Corps

de Ville, en reconnoissance de sa valeur & de sa fidelité.

Voila comme les Grands Hommes ne meurent jamais. Leur nom demeure apres eux, & ils n'ont rien à craindre du temps. Il est vray qu'il n'est pas permis d'estre grand Homme à tous ceux qui le voudroient devenir. On a beau faire de belles Actions, elles sont longtemps ignorées, si on n'est d'une naissance à se faire d'abord remarquer; mais au moins si les occasions d'une bravoure d'é-

clat ne s'offrent pas, l'Esprit est une ressource avec laquelle on peut toûjours faire figure dans le monde; & qui ne s'y distingue par aucune qualité recommandable, n'est à mon avis guere diferent de cet Enfant-Ours que la feuë Reyne de Pologne faisoit élever. Je ne sçay, Madame, si vous en avez entendu parler. Il fut trouvé dans les Forests de Lithuanie, & pouvoit avoir sept ou huit ans. Toutes ces manieres firent présumer qu'il avoit esté nourry

par une Ourſe. Les traits de ſon viſage eſtoient aſſez beaux, mais on y voyoit par tout des cicatrices. On ne ſçait ſi elles venoient des ongles des jeunes Ours ſes Freres avec leſquels il pouvoit s'eſtre joüé, ou des rondces & des branchages des Bois qu'il traverſoit, quand il fut pris, avec une agilité merveilleuſe. La Reyne à qui on l'apporta, le fit mettre chez les Filles de la Charité qu'elle a fondées à Varſovie, & ordonna qu'on en priſt tout le ſoin poſſible

pour voir ſi on pourroit ti-
rer quelque éclairciſſement
de ſa vie paſſée, quand il au-
roit appris à parler. Mais
c'eſt ce qu'il n'a pû faire,
quelque peine qu'on ait
priſe pour luy faire pronon-
cer quelques paroles. On
a ſeulement remarqué qu'il
entendoit, & aucun uſage
de raiſon ne luy eſt venu. Il
s'approchoit de tout le
monde, & faiſoit le Signe
de la Croix, parce qu'à ce
Signe on luy donnoit du
pain, qu'il alloit en ſuite dé-
vorer en Beſte. Il déchi-

roit tout ce qu'il rencon-
troit avec ſes ongles & ſes dents, & n'épargnoit pas meſme ſes habits. Son plus grand plaiſir eſtoit de grater la terre, d'y faire des ouvertures, & de ſe ſauver dedans. J'ay voulu ſçavoir ce qu'il eſtoit devenu, & on m'a écrit depuis quinze jours qu'apres la mort de la Reyne on l'avoit donné à un Eveſque de Lithuanie, qui s'eſtoit chargé d'en prendre ſoin. Apparemment c'eſtoit quelque larcin fait à l'honneur qu'on

avoit voulu cacher en l'exposant dans les Bois. Il s'en fait beaucoup d'autres dans le monde dont on ne dit mot, & il n'eſt point de Belle qui n'ait ſon heure dangereuſe quand les Amans s'attachent à l'obſerver. Les Prudes meſmes ne s'enſauvent pas. Voyez ce qu'un Expert ſur cette matiere en a ingénieuſement écrit depuis peu.

L'HORLOGE DES AMANS.

APres la declaration
Qui marque une sincere & tendre passion,
Quand la Belle deviẽt resveuse,
L'occasion se montre heureuse;
Et si l'Amant a de l'esprit,
Il en doit faire son profit.

L'heure où l'Amãt se raccõmode
Est toûjours une heure commode,
On veut se racquiter du temps qu'on a perdu,
Et la Belle estant appaisée,
Le cœur pour se montrer de bonne-foy rendu,
Nous rend toute entreprise aisée.

Ce moment ſi chery des Hommes
& des Dieux,
Eſt en Chiffres d'amour écrit dedans
les yeux
De celle pour qui l'on ſoûpire,
Et bien heureux qui l'y peut lire.

Vne Femme dans le couroux
Où la met un Mary jaloux,
Aux deſirs d'un Amant eſt rare-
ment cruelle.
L'occaſion de ſe vanger
Eſt une occaſion trop belle,
Et l'heure du Dépit, l'eſt ſouvent
du Berger.

Si parmy la réjoüiſſance
D'une Feſte donnée en quelque beau
Iardin,

Celle que vous aimez, lors que moins
on y penſe,
S'éclipſe & diſparoiſt ſoudain,
Suivez-la, l'amour ſe declare,
Ce n'eſt pas ſans deſſein que la Belle
s'égare.

Vne Fiere veut du reſpect,
Cherche dans ſa conduite un Amant
circonſpect,
Et qui contre la médiſance
En tous lieux prenne ſa defence;
Son honneur ſauvé de ces coups
Se defendra mal contre vous.

Celle que le chagrin dévore,
Qui ne vit quedãs un grãd düeil,
Et d'une cendre qu'elle adore
Semble n'aimer que le cercüeil,
Quoyqu'on la croye inconſolable,
N'eſt pas toûjours inéxorable.

La douleur n'estant point vertu,
Ne fournit que de foibles armes,
Et l'amour est mal combatu
Par la lãgueur & par les larmes.

Comme souvent la peine irrite le
desir,
Pour objet de vos vœux s'il vous
plaist de choisir (ble,
Quelque Prude à vos yeux aima-
Ne vous allarmez point de sa gran-
de froideur,
Par vos soins, vos respects, montrez
luy vostre ardeur,
Et laissez faire au temps, il la
rendra traitable,
Elle ne croira pas en avoir moins
d'honneur,
Pour donner à l'amour une place
en son cœur.

Je ne ſçay ſi l'Autheur de ces Vers eſt auſſi bien fondé en raiſon qu'il le croit eſtre, mais je ſçay que vous en avez beaucoup, d'eſtimer autant que vous faites le Compliment que je vous ay envoyé de Mr de Roubin. Il en a fait un autre que vous ne ſerez pas fâchée de voir. Comme l'Académie Royale d'Arles eſt aſſociée à celle de Paris, & qu'elle a toûjours pris ſoin d'entretenir avec cet Illuſtre Corps, une correſpondance dont elle s'eſtime

glorieuſe, en députant Mr de Roubin pour venir preſenter au Roy l'Eſtampe du ſuperbe Obeliſque dont je vous ay parlé la derniere fois, elle le chargea d'en offrir en ſuite à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe. L'Avis leur en ayant eſté donné, ils luy firent dire par Mr l'Abbé Tallemant le jeune qui eſt preſentement Directeur de la Compagnie (car on en élit un nouveau tous les trois mois) qu'ils attendoient avec beaucoup de joye l'honneur qu'il leur

vouloit faire, & que quand il luy plairoit venir à leur Assemblée, il y seroit tres-bien reçeu. Sur cette assurance, ce Député se rendit à l'Apartement du Louvre que le Roy leur a donné pour leurs Conferences, sans les avoir fait avertir du jour. Il y fut placé au lieu le plus honorable. & avant que leur distribuer les Estampes de l'Obelisque qu'il leur avoit préparées, avec des copies du Sonnet que vous avez veu de luy sur ce sujet, il leur parla en ces termes.

MESSIEURS,

L'Académie Royale d'Arles qui me procure aujourd'huy l'honneur de paroistre dans cette Illustre Assemblée, composée de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus auguste dans la Republique des Lettres, veut en user aupres de la vostre comme une Fille bien née, qui vient de temps en temps rendre compte de ses occupations & de sa conduite à sa Mere, afin de se conserver dans sa bienveillance. C'est pour cela,

Messieurs, qu'elle m'a chargé de vous faire part de ce superbe & majestueux Monument qui vient d'estre érigé par ses soins à l'honneur de nostre Invincible Monarque, & qu'elle croit pouvoir avec justice compter au nombre de ses Ouvrages, puis que c'est elle qui en inspira le premier dessein, qui en a sollicité l'execution, & qui a conduit enfin si heureusement l'entreprise, qu'elle a merité non seulement les acclamations du Public, & les applaudissemens de la Cour ; mais, ce

qui luy eſt encor plus glo-
rieux, les complaiſances meſ-
me du plus grand Roy de la
Terre. Juſqu'icy, Meſſieurs,
je l'avouë, nos Muſes timi-
des & tremblantes, ſe défiant
de leurs forces, n'avoient en-
cor rien entrepris de conſide-
rable à ſa gloire; & cedant
aux voſtres l'avantage de ce-
lebrer ſes Victoires par tout
le monde, elles ſe contentoient
de chanter en ſecret quelques
Hymnes à ſa loüange, de
brûler à ſon honneur quel-
que grain d'Encens, & de ve-
nir ſemer de temps en temps

quelques Fleurs sur le marche-pied de son Trône ; mais aujourd'huy, Messieurs, elles portent bien plus haut leur ambition, & voulant donner des marques plus éclatantes de la grandeur de leur zele à cet incomparable Monarque, elles viennent de luy consacrer un Ouvrage, qui malgré l'injure des Temps, & la violence mesme des Elemens, est assuré de pouvoir durer autant que le Monde. Ne croyez pas neantmoins, Messieurs, qu'il soit de la nature de ceux que

vous enfantez tous les jours, à qui la beauté du Stile, la sublimité des Pensées, la force de l'Eloquence, la reputation enfin & le merite des Autheurs, sont comme autant de garans d'Immortalité. Non, Messieurs, celuy dont je parle icy, doit estre regardé plutost comme un effort de nos mains, que de nostre esprit, où par un heureux artifice, ayant fait suppléer la Nature à l'Art, & la matiere à la forme, nous avons trouvé le secret de sauver eternellement de l'Ou-

bly, l'Auguſte Nom de LOÜIS LE GRAND, *en le gravant ſur le Marbre & ſur la Granite avec des Caracteres inceſſaçables. C'eſt en quoy, Meſſieurs, je ne ſçaurois m'empeſcher de m'applaudir en ſecret de cette loüable précaution que nous avons euë pour ſa gloire, quand je conſidere ſur tout à combien de malheureux accidens ſont ſouvent expoſez les Ouvrages meſmes des plus grands Hommes. N'eſt-ce pas en effet une déplorable couſtume, ou plutoſt une malheureuſe*

reuſe neceſſité, que celle de confier, comme on fait tous les jours, les Veritez les plus importantes de noſtre Hiſtoire, à la bonne-foy d'un Dépoſitaire auſſi foible, auſſi leger, & auſſi périſſable que le Papier, qu'un Enfant déchire, que le Vent emporte, que les Vers rongent, que l'Eau pourrit, & que le feu conſume avec tant de facilité? En verité, Meſſieurs, je tremble pour l'intereſt des Muſes de noſtre France, toutes les fois que je m'imagine qu'il ne faudroit qu'une pe-

tire étincelle pour embraſer & rèduire en cendres toute la Bibliotheque du Louvre, & priver ainſi malheureuſement la Poſterité du fruit prétieux de tant de ſueurs & de tant de veilles que vous conſacrez au Public, & qui devroient immortaliſer vos Illuſtres Noms dans la memoire des Hommes, auſſi bien que celuy de noſtre Auguſte Monarque. Graces au Ciel, Meſſieurs, nous avons trouvé le moyen de le mettre à couvert de ces injuſtices de la Fortune, & l'Académie

Royale d'Arles peut dire maintenant avec raiſon, de ce grand & ſuperbe Livre qu'elle vient de conſacrer à ſa gloire, ce que le Poëte n'a dit autrefois du ſien que par vanité:

Exegi monumentum ære perennius
Quòd non imber edax, nec Aquilo impotens, &c.

Vous en allez juger, Meſſieurs, par ces Exemplaires que je ſuis chargé de vous en offrir, & que vous aurez, s'il vous plaiſt, la bonté de recevoir avec complaiſance de la part d'une Compagnie

toute remplie de ſentimens de reſpect & de veneration pour la voſtre, & qui ne ſouhaite rien tant au monde que de ſe pouvoir rendre digne par ſes ſervices de cette Adoption glorieuſe dont il vous a plû l'honorer.

Le Compliment, le Sonnet & les Eſtampes de l'Obeliſque, dont celle qu'on avoit deſtinée pour la Salle de l'Académie, eſtoit enrichie d'une fort belle Bordure, tout fut reçeu avec applaudiſſement de cette

Illuſtre Aſſemblée, au nom de laquelle le Directeur remercia Mr de Roubin avec les termes les plus civils, & apres luy avoir donné mille aſſurances de l'eſtime particuliere que la Compagnie avoit toûjours euë pour l'Académie Royale d'Arles, il ſe plaignit obligeamment de ce que ne l'ayant pas averty du jour qu'il avoit choiſy pour leur faire l'honneur qu'ils recevoient, il luy avoit oſté le moyen de ſe préparer à luy répondre avec plus d'ornement, & de

faire tenir une Assemblée extraordinaire qui luy auroit donné un plus grand nombre d'Approbateurs. Il le supplia cependant au nom de la Compagnie, de vouloir donner à Mr de Mezeray, qui en est le Secretaire, une copie de son Discours pour la mettre dans leur Registre. On luy fit les honneurs entiers, & ces Messieurs luy donnerent part aux Jettons comme à une Personne de leur Corps. Je croy, Madame, que vous n'ignorez pas que c'est

une Liberalité du Roy qui leur donne quarante Jettons d'argent pour chaque Seance. Ils ſont diſtribuez à ceux qui s'y rencontrent, & beaucoup d'entre eux ſe font honneur de s'y trouver pour les recevoir. Comme les choſes dépendent quelquefois autant de la maniere dont elles ſont tournées, que de ce qu'elles valent par elles-meſmes, la Ville d'Arles a bien lieu d'eſtre ſatisfaite, puis que ſi le zele qu'elle a pour le Roy luy a fait faire de la dépenſe, on

peut dire que Mr de Roubin en a relevé le prix. L'Académie qui l'a choisi dans son Corps pour cette Députation, ne doit pas estre moins contente d'avoir nommé une Personne dont l'Esprit a si avantageusement soûtenu la réputation que cette Compagnie s'est acquise parmy ceux qui connoissent ce que c'est que les belles Lettres.

Vos Amies se revolteront peut-estre contre deux Vers Latins employez dans le Compliment; mais elles

doivent ſonger qu'ils ont bonne grace avec des Sça-vans, & je me raporte à ce que vous leur direz, ſi elles vous en demandent l'explication.

Ces Aſſemblées d'Hommes choiſis pour les belles Connoiſſances, ſont jugées ſi neceſſaires dans tous les Etats bien policez, qu'à l'exemple de l'Academie Françoiſe, Madame Royale en établit une à Turin. Les Séances s'en doivent tenir dans l'un de ſes Palais, où Son Alteſſe Royale inſtituë

une autre Académie pour tous les exercices du Corps qui peuvent perfectionner un Gentil-homme. Elle choisit pour cela les plus habiles Maistres qu'on puisse trouver. Ce n'est pas la seule marque que cette grande Princesse donne à ses Sujets du soin qu'elle a de leurs avantages. La recolte des Grains ayant esté tres-médiocre cette année en Piémont, elle n'a pû voir ce que ses Peuples auroient à soufrir de cette disette, sans que sa bonté se soit

intereſſée à les ſecourir. Les groſſes ſommes d'argent qu'elle a répanduës pour faire venir des Grains de dehors, ont reparé l'indigence où ils ſe trouvoient, & par ſa généroſité accoûtumée elle a fait naître pour eux l'abondance au milieu de la ſterilité.

Je me réjoüis avec vous, Madame, de ce que vous avez des Amies d'un eſprit ſi vif & ſi éclairé, qu'elles n'ont point eu beſoin de l'Explication que je vous envoyay la derniere fois de

l'Enigme de la Lettre R. pour deviner ce que c'eſtoit. Quoy que bien des Gens ayent inutilement tâché d'en venir à bout, je veux croire qu'elles n'en ont point eſté embaraſſées; & puis qu'elles ont tant de facilité à développer les choſes obſcures, demandez-leur, je vous prie, quel peut eſtre le ſens de ces Vers.

ENIGME.

DAns un double & ſombre parterre
Eclairé de rayons divers,
I'allume une ſoudaine guerre
Entre deux Amis que je ſers.
I'intereſſe dans leurs querelles
Vn grand nombre de Demoiſelles
Qui font mille cris éclatans.
Cependant toute la Diſpute
Finit entre les Combatans,
Par la bizarre culebute
Des reſtes d'un Squelete affreux
Bruſquement ſortis de leurs creux.

Voila dequoy exercer vos ſpirituelles Amies. Je

leur laisse le plaisir entier de deviner, & ne leur feray point le tort de vous envoyer le mot de l'Enigme. Si elles ne l'attrapent pas, le secours est prest. Il ne vous coûtera que la peine de le demander, & vous l'apprendrez dans ma Lettre du Mois prochain. Je voudrois qu'il n'en coûtast pas davantage pour avoir ce que fait Monsieur le Duc de S. Aignan ; mais comme il n'en garde point de Copies, on n'a de luy que ce que le hazard fait recou-

vrer de ceux à qui il peut l'avoir adressé. C'est par ce moyen que la Ballade qui suit m'est tombée entre les mains.

BALLADE AU ROY.

CHarmant & glorieux Vainqueur
Qui mettez tout sous vostre Empire,
Ce qui se passe dans mon cœur
Vous voulez donc l'aprendre, SIRE?
Helas! à toute heure il soûpire,
Et dit accablé de travaux,
Que brûler & ne l'oser dire,
Est le plus grand de tous les maux.

Mon eſprit n'a plus de vigueur,
Rien n'eſt pareil à mon martyre,
Et dans l'excés de ma langueur,
Ie ne ſçay ce que je deſire.
A chaque inſtant mon mal empire,
I'ay des Ialoux, j'ay des Rivauxi
Mais brûler & ne l'oſer dire,
Eſt le plus grand de tous mes maux.

On voit en ma triſte couleur
Vn changement que l'on admire.
L'excés de ma viue douleur,
Tous les plaiſirs vient m'interdire.
Ie ne ſçay ſi l'on peut décrire
Des tourmẽsqui n'ot point d'égauxi
Mais brûler & ne l'oſer dire
Eſt le plus grand de tous les maux.

ENVOY.

Ah! Grãd Roy, voit-on rien de pire,
Entre les plus fiers Animaux,
Que l'Homme ſujet à médire;
Et brûler & ne l'oſer dire,
N'eſt-ce pas le plus grand des maux?

Vous voyez, Madame, que le Génie de Monſieur le Duc de S. Aignan eſt univerſel, & que la contrainte des Rimes qui embaraſſe dans ces ſortes d'Ouvrages, ne luy oſte rien de ſa facilité ordinaire à s'exprimer. Il donne toûjours ſes ordres dans ſon

Gouvernement avec une application qui met les Rades du Havre dans une entiere seûreté, & les Armateurs ennemis ne se hazardent plus à faire aucune entreprise de ce costé-là, depuis que le Roy luy a fait l'honneur de luy donner une Barque longue toute équipée, avec laquelle il empeschera facilement ces Pyrates de troubler le commerce comme ils avoient accoûtumé.

Au reste, Madame, dou-

tez tant qu'il vous plaira

que le Solitaire dont vous avez appris l'avanture par ma derniere Lettre, ait paſſé ſi aveuglement de l'Indiférence à l'Amour, je puis vous aſſurer qu'il n'y a rien de plus vray que le Procés intenté par le Pere pour faire caſſer ſon Mariage. S'il y a quelque choſe qui vous bleſſe dans la Perſonne qu'il avoit choiſie pour faire renoncer ſon Fils à l'inſenſibilité, vous ne devez point vous en prendre à moy, qui aime mieux vous conter les cho-

ſes dans leurs plus veritables circonſtances, que de les falſifier pour les embellir. Il en arrive tous les jours de ſi extraordinaires, que toutes vrayes qu'elles ſont, elles ſemblent quelquefois s'éloigner du vrayſemblable. Ainſi je ne doute point qu'il ne ſe trouve des Incrédules ſur l'Hiſtoire de la Fauſſe Provençale. Quoy qu'en vous l'écrivant je n'aye fait que ſuivre les Memoires qui m'en ont eſté donnez, vous aurez peut-eſtre peine vous-

meſme à vous perſuader qu'un Mary puiſſe parler à ſa propre Femme, & s'imaginer qu'elle ne la ſoit pas. Mais outre le Langage Provençal qui luy devoit eſtre inconnu, & les autres particularitez qui établiſſent le Fait, combien avons-nous veu de Gens ſe tromper à la reſſemblance des traits? L'Affaire de Martin Guerre qui a fait autrefois tant de bruit au Parlement de Toulouſe, en eſt une preuve inconteſtable, & en voicy un exemple fort

récent dont je vous vay faire le détail en peu de mots.

Il n'y a qu'un mois ou deux qu'un Milord ayant une Charge fort conſidérable dans la Maiſon du Roy d'Angleterre, eut différent avec deux Seigneurs de cette Nation, contre leſquels, ſur quelques paroles fâcheuſes qui leur échaperent, il fut obligé de mettre l'Epée à la main. Il en demeura un ſur la place, & cette mort luy fit paſſer promptement la Mer pour

se mettre à couvert des pourſuites qu'il devoit craindre. Son Pere qui eſt un fort grand Seigneur, & tres-riche, donna ſes ordres ſur l'heure en diférens lieux où le Milord pouvoit s'eſtre retiré, & il écrivit entr'autres à un Banquier de Paris de ſa connoiſſance, pour le prier, ſi ſon Fils s'adreſſoit à luy, de ne luy refuſer pas l'aſſiſtance de ſa Bourſe. La Lettre eſt renduë au Banquier, qui le lendemain reçoit un Billet du Milord. Ce Billet eſtoit

un avis de ſon arrivée à Verſailles, & un honneſte emprunt de cent Piſtoles qu'il le prioit de donner au preſent Porteur. Le Banquier qui avoir eu déja des affaires avec luy dans un Voyage qu'il avoit fait en France, examine l'écriture, la reconnoiſt, s'informe de bien des choſes ſur leſquelles on luy répond juſte, & compte auſſi-toſt l'argent. Autre Billet à un nommé Goüin, Tailleur Anglois. Le caractere luy eſtoit connu, & ſur cette caution

caution il accompagne l'Agent du Milord chez divers Marchands. On leve des Etoffes, on choisit des Points de France: tout suit, Plumes, Perruque, Baudrier, Rubans; gain raisonnable, & credit par tout. La facilité des Presteurs engage le Milord à doubler son équipage. Ils fourniſſent de nouveau, & celuy qui a déja donné du Point de France, est le seul qui refuse de s'embarquer plus loin sans sçavoir qui le payera. On luy nomme le Ban-

quier. Il le va trouver, prend ſa parole, & continuë à faire credit. Cependant le Milord fait fort grand' chere à Verſailles. Il ſe donne les Violons & les Hautsbois, & ſa dépenſe ayant fait bruit, on s'étonne de ne le point voir chez les Perſonnes de qualité d'Angleterre qui ſont à la Cour. Ceux avec qui il eſt entré en commerce de plaiſirs luy en demandent la cauſe. Il répond qu'il n'eſt point de condition à aller chercher les Gens. Cette ré-

ponſe ſi peu digne de celuy qu'il ſe diſoit eſtre, fait ſoupçonner quelque fourberie. On l'obſerve, il s'en apperçoit, & trouve à propos de décamper. Il part de nuit avec ſon Agent, & ſa fuite ne laiſſe plus douter de la verité. C'eſtoit en effet un faux Milord qui avoit ſi bien copié le veritable, que le Banquier qui luy avoit parlé deux fois n'avoit pû connoiſtre qu'il le dupoit. Comme il en avoit tous les traits, il s'eſtoit attaché à contrefaire ſon écri-

ture, & elle estoit si semblable, que tout autre s'y fust laissé attraper. Le Marchand de Point de France alla trouver le Banquier. Il paya les choses dont il avoit répondu, & les autres Marchands ont pris patience.

Nous avons eu des nouvelles de Constantinople qui nous apprennent que Mr le Marquis de Nointel nostre Ambassadeur à la Porte, y avoit soûtenu comme il devoit la Dignité de son caractere. Il s'apperçeut à sa premiere Audian-

ce du Grand Visir, que le Siege qu'on luy donnoit, n'estoit point à l'ordinaire vis-à-vis du sien sur le Sofa, qui est un Tapis en façon d'Estrade. Il en voulut prendre un autre dont deux Turcs se saisirent pour l'en empescher. Il le leur arracha des mains, & le mit sur le Sofa, où il s'assit en attendant l'arrivée du Grand Visir qui estoit alors au Divan. On courut l'avertir de l'action de M^r de Nointel, auquel il envoya dire par Mauro Cordato son pre-

mier Drogman, qu'il ne luy donneroit point Audiance, s'il n'eſtoit aſſis hors du Sofa. M de Nointel répondit au Drogman que le Grand Viſir pouvoit ordonner de ſon Siege, mais non pas de ſa Perſonne, & s'en alla dans le meſme inſtant. Le Grand Viſir luy a fait dire depuis qu'il ne laiſſeroit pas de luy accorder comme auparavant toutes les choſes qui regardoient le Commerce, ſuivant les Capitulations qui en avoient eſté faites. Il eſt cer-

tain que cette entreprise ne se fait point particulierement contre la France. Les mesmes raisons ont empesché d'autres Ambassadeurs d'aller à l'Audiance. C'est une innovation que veut faire le nouveau Grand Visir qui cherche à se distinguer par quelque chose de ceux qu'on a veus dans le mesme Employ. Il paroist fort fier, & l'on remarque qu'il ne donne point le Caffetan aux Ambassadeurs, ou pour m'expliquer mieux, qu'il ne leur donne point de

veſte, & qu'il ſe contente de leur faire preſenter le Caffé, le Sorbec & le Parfum, ſans le prendre avec eux, à l'exemple de ſon Predeceſſeur. Comme je ne ſuis pas accouſtumé au Sorbec, & que je ne m'accommode point du Parfum, j'ay bien de la peine à croire que cela vaille la Collation inprompru qu'une Dame donna il y a quelques jours à deux de ſes Amies, & à trois Cavaliers qui ſe trouverent chez elle. Les Confitures n'y furent point épargnées, &

elles donnerent lieu aux douceurs qui furent dites aux Belles. Toutes les trois valent bien qu'on leur en conte ; & les Cavaliers ayant de l'esprit, & se meslant de faire des Vers, l'Impromptu de la Collation fut cause qu'on leur en demanda un à chacun d'eux pour celle des Dames que le hazard luy destineroit. On tira au sort, & le premier qui prit un Billet ne fut pas fâché de voir qu'il estoit remply du Nom d'une aimable Brune à qui il y avoit

déja quelque temps qu'il en contoit. Il fit pour elle ce Madrigal.

REPROCHE DE N'AIMER point assez.

C'Est pour vostre interest plutost
que pour moy mesme,
Que vous devez m'aimer autant que
je vous aime.
Si vostre amour estoit égal au miẽ
Vous gousteriez cent douceurs que
je gouste,
Vous vous feriez mille plaisirs de
rien.
Pour n'aimer pas assez voila ce
qu'il en couste.
Ah, Philis, vous y perdez bien.

La Dame qui donnoit la

Collation, fut celle pour qui le fecond eut à faire un Inpromptu, & il en prit le fujet fur la profufion de fes Confitures.

CONFITURES DONNEES.

TRouveroit-on, Iris, des ames
aſſez dures
Pour ne pas adorer & vous & vos
bienfaits?
Vous joignez la douceur de vos di-
vins attraits,
A celle de vos Confitures.
Cependant n'en déplaiſe à toutes
vos faveurs,
Ie me plains au milieu de mes bon-
nes fortunes:
Au lieu de me donner, Iris, tant de
douceurs,

Helas! dites-m'enquelques-unes.
Vos appas ſont doux à mes yeux,
Vos Confitures à ma bouche;
Mais mõ cœur merite bien mieux
Quelqu'autre douceur qui le touche.

Le Nom de la troiſiéme Dame fut tiré par un Cavalier qui ne l'avoit jamais veuë avant ce jour là. Elle eſt blonde, a le teint vif, & les yeux ſi perçans, qu'en ayant eſté charmé d'abord, il ne s'en falloit guere qu'il ne luy euſt déja fait une declaration en forme. Ce fut là-deſſus qu'il fit ces Vers.

PASSION NAISSANTE.

QVoy déja d'un amour ſi tendre
Ie me ſens le cœur enflâmé!
Deux beaux yeux dés l'abord ont-
ils dû me ſurprendre!
C'eſt trop toſt en eſtre charmé.
Pourquoy ne me pas mieux de-
fendre?
Aimerois-je autrement quand je
ſerois aimé?

Je ne ſçay ce qui en arrivera. L'Autheur de ce dernier Inpromptu ſemble eſtre touché tout de bon du merite de la Dame qui le trouve fort à ſon gré. Il

la voit chez elle, luy rend de grands ſoins, & ce qui n'a commencé que par une Galanterie d'enjoüement, pourra finir par un attachement veritable. Ce ſont des coups ordinaires de l'Amour. Il a cauſé depuis peu un des plus bizarres Incidens dont vous ayez jamais entendu parler, & voicy de quelle maniere.

Une jeune Veuve dont la beauté attiroit des Soûpirans, l'eſprit des loüanges, & l'air coquet des rail-

leries, avoit l'adreſſe de ménager trois Amans que des raiſons d'intereſt ou de vanité luy avoient fait choiſir d'un aſſez diférent cara-ctere. L'un eſtoit un jeune Etourdy, Marquis à bon titre, un peu gueux, mais bien fait, & fort capable de ſe faire aimer. Il avoit l'air bon, ne manquoit de rien en apparence, & vivoit avec tout l'éclat qu'auroit pû faire un Homme de ſa naiſſance, à qui la Fortune auroit eſté plus favorable qu'à luy. L'autre eſtoit un petit

Vieillard, toûjours propre, de bonne humeur, liberal, & cette derniere qualité valoit bien qu'on ne prist point garde à ses années. Il avoit esté autrefois Banquier, s'estoit meslé en suite de plus d'une affaire, & par des voyes inconnuës, il avoit trouvé moyen de se rendre un des plus riches Roturiers du Royaume. Les visites du Marquis luy faisoient passer de méchans momens, ses grands airs n'estoient point à son usage, & c'estoit quelque chose de

si redoutable pour luy, qu'il estoit contraint de quiter la place si-tost qu'il entroit. Il en avoit fait ses plaintes à la Dame, qui ne s'en incommodoit pas. Elle tournoit finement les choses, & deux ou trois paroles flateuses menoient le bon Homme où elle vouloit. Son troisiéme Amant estoit d'une espece opposée à l'un & à l'autre. Il tenoit le milieu entre le Marquis & le Banquier. Une Charge de Robe le rendoit considérable, & il n'avoit rien

d'ailleurs qui le fist trop distinguer. Point de defaut remarquable, point de vertu particuliere, il servoit ses Amis, & sans élevation ny bassesse il s'estoit acquis la réputation d'honneste Homme. La belle Veuve l'attendoit un soir. Les jours estoient longs, & il ne devoit venir que fort tard. Une raison importante l'obligeoit d'en user ainsi. Elle avoit un Procés dont il estoit Raporteur, & si on l'eust veu entrer chez elle, ses Parties au-

roient eu droit de le récuſer. Elle croyoit le petit Vieillard à l'une de ſes Terres, le Marquis ne devoit pas revenir ſi-toſt de la Cour, & ſur cette aſſurance elle avoit donné le rendez-vous ; mais comme les Coquetes ſont nées pour les Avantures, le Vieillard entra lors qu'elle y penſoit le moins. Il eſtoit dans ſa propreté ordinaire. Un Habit de Taffetas noir tout chamarré de Dentelle, le Bas de ſoye bien tiré, Perruque blonde, & un Rabat d'un

Point de France admirable. A peine eut-il dit à la Veuve que l'impatience de la revoir luy avoit fait précipiter son retour, qu'on entendit le bruit d'un Carrosse à six Chevaux. Il arresta devant sa Maison, on en descendit avec grand fracas, on heurta fort rudement à la Porte, & l'on entra de plein-pied, sans s'informer si on estoit en humeur de voir les Gens. La Dame presta l'oreille, & au bruit qui se faisoit, elle n'eut pas de peine à connoistre

ſes manieres du Marquis. Elle s'en trouva embaraſſée, il commençoit à faire nuit, le Conſeiller devoit venir à onze heures, & pour ne ſe point broüiller avec luy, il falloit ſe défaire de deux Amans. Le Vieillard n'eſtoit pas moins en peine de ſon coſté, l'heure induë pour un Homme de ſa ſorte le pouvoit rendre ſuſpect au Marquis dont il avoit déja eſſuyé quelque bruſquerie, & ne voulant s'expoſer ny à ſes emportemens jaloux, ny à ſe voir traité en

petit Bourgeois, il témoigna ſon inquiétude à la Veuve. Elle en fut ravie, & luy propoſa d'entrer dans un Balcon aupres duquel il eſtoit aſſis. Le Party luy plut, il ouvrit promptement le Balcon, & n'eut que le temps d'en faire fermer la Porte apres qu'il s'y fut jetté. Le Marquis dit d'abord à la belle Veuve qu'il n'eſtoit venu que pour elle ſeule, ayant à ſe trouver le lendemain au lever du Roy; que ſes Chevaux eſtant fatiguez, il s'eſtoit

mis dans le Carroſſe d'un Duc de ſes Amis qui l'avoit deſcendu à ſa Porte, & qu'il eſperoit qu'elle voudroit bien luy preſter le ſien pour le remener chez luy quand il ſeroit temps de la quiter. Elle y conſentit, & apres avoir donné ordre qu'on avertiſt ſon Cocher de ſe tenir preſt, elle entra en converſation avec le Marquis. Il luy parla de ſon amour, luy fit quelque reproche de certaines viſites qu'elle recevoit, & luy demanda ſur tout des nou-

velles du petit Banquier qu'on luy faisoit le tort dans le monde de luy donner pour Amant. Il le tourna en ridicule, & adjoûta que s'il le rencontroit encore chez elle comme il avoit déja fait, il ne manqueroit pas à le divertir agreablement. La Dame qui avoit interest à se conserver le petit Vieillard, & qui n'estant que Coquete, n'aimoit pas qu'on fist le Souverain avec elle, releva ses paroles d'un ton plus haut que le sien, & luy ayant dit qu'elle

ne

ne devoit compte de ſes actions à perſonne. Elle luy témoigna fierement que s'il ne luy rendoit des ſoins que dans l'eſperance du droit de maiſtriſe, il ne ſe pouvoit plus mal adreſſer. Le Marquis luy répondit que ſon deſſein n'eſtoit pas de prendre aucune autorité ſur ſes ſentimens, qu'il diſputeroit volontiers ſon cœur avec un autre, mais qu'il y alloit de ſa gloire de ne pas ſouffrir un Rival qu'elle ne luy pouvoit donner ſans ſe faire tort à elle-

meſme. Ces jalouſies de gloire ne ſatisfirent point la belle Veuve. Elle pretendit qu'elles faiſoient voir trop peu de tendreſſe, & que ſi on en devoit pardonner quelques-unes, ce ne pouvoit eſtre que celles qui eſtoient cauſées par l'amour. Il ſe dit là-deſſus des choſes aſſez délicates. Le Marquis demeura dans ſon chagrin, & ne put s'empeſcher de faire connoiſtre à la Dame qu'il l'eſtimoit trop pour la ſoupçonner de répondre à la paſſion du Ban-

quier; mais que ſi ces petits Meſſieurs n'avoient pas dans leur perſonne dequoy ſe faire aimer comme les Gens de qualité, ils ſe faiſoient ſouffrir par de certains endroits... La Veuve ne le laiſſa pas achever. Sa fierré luy fit dire quelque choſe de choquant pour luy, qu'il voulut bien endurer d'elle, mais dont il fit porter la peine à ſon Rival, en redoublant les menaces qu'il avoit déja faites de le divertir à la premiere occaſion. Il parloit ſi haut, que

le Vieillard qui entendoit tout, trembloit de crainte dans le Balcon où il s'estoit enfermé; mais il n'en fut pas quite pour cela, & presque aussi tost il trembla de froid, quoy que la chaleur fut fort grande. Le Tonnerre qui avoit commencé à gronder éclata tout-à-coup avec tant de violence qu'il ne s'estoit veu de longtemps un pareil orage. Il fut suivy de la pluye, qui tombant en abondance eut bientost colé l'Habit de taffetas contre la peau de

ce pauvre Amant transy. Apres qu'elle fut un peu diminuée, le Marquis dit qu'il falloit voir sur le Balcon si elle estoit encor bien forte. Ces paroles mirent le Vieillard dans de nouvelles frayeurs. La Veuve qui estoit assise aupres du Balcon, l'entrouvrit sans balancer. Elle avança sa main qu'elle retira aussi-tost en le refermant avec précipitation, & disant que la pluye cessoit, mais qu'il faisoit un vent horrible. Elle demanda en mesme temps si

on avoit mis les Chevaux à ſon Carroſſe. Autre embarras qu'elle n'avoit point préveu. Son Cocher à qui on avoit dit qu'elle ne ſortiroit point ce ſoir là, eſtoit allé boire en lieu où il fut impoſſible de le trouver. Cette nouvelle la deſeſpere. Un grand Laquais qu'elle avoit, eſtoit dans l'accez d'une groſſe fiévre, il ne luy en reſtoit qu'un petit incapable de conduire ſes Chevaux, l'heure s'avançoit, & elle craignoit l'arrivée du Conſeiller. Son inquietude

paroiſt. Le Marquis qui n'en ſçait point la veritable raiſon, la prie de ne ſe point impatienter. Il l'aſſure de nouveau que la ſeule envie de la voir l a fait venir à Paris, luy dit que c'eſt un plaiſir qu'il ne ſçauroit avoir trop long-temps, & en attendant que ſon Cocher ſoit revenu, il luy demande ſi elle veut ſe divertir à joüer. Le Vieillard qui écoute tout, ne ſçait où il en eſt de ce redoublement de diſgrace. La pluye l'avoit enrûmé, l'envie de

touſſer le prend, il y reſiſte autant qu'il peut ; & n'oſant ny ſe moucher, ny cracher, ny éternüer, il ne s'en faut guere qu'il n'étouffe. La Dame ne paſſe pas mieux ſon temps que luy. Elle veut ſe tirer d'affaire à quelque prix que ce ſoit, & n'en trouve point d'autre moyen que de declarer franchement au Marquis que ſon Cocher ne rentrant quelquefois que le matin, elle ne pretend point luy laiſſer paſſer la nuit chez elle, & ſe perdre d'honneur

pour luy épargner la fatigue de s'en retourner à pied. Le Marquis répond que ſi elle ne luy avoit pas promis ſon Carroſſe, il ſe ſeroit aſſuré d'un autre, & qu'il n'y a pas lieu de demander qu'un Homme comme luy, qui demeure dans un Quartier tres-éloigné, traverſe tout Paris au milieu des bouës que la pluye a faites. Ces raiſons ne ſont point reçeuës. Il ira où il luy plaira, mais abſolument il ne paſſera point la nuit chez elle. Ils s'ai-

griſſent tous deux ſur cette Diſpute, ſe levent de deſſus leurs Sieges, & ſe promenent dans la Chambre en ſe querellant. Le Marquis entre dans une Garderobe où il voit la Demoiſelle de la Dame. Elle eſtoit de leur confidence, & il s'arreſte à luy faire des plaintes de ſa Maiſtreſſe. La Veuve prend ce temps pour tirer le Vieillard du Balcon, elle le mene ſur l'Eſcalier, & le conjure preſque à genoux de la delivrer du Marquis. L'expedient qu'elle en trouve eſt

de descendre à l'Ecurie, de mettre les Chevaux à son Carrosse, de s'enveloper dans un vieux Manteau de Maistre Robert son Cocher qui restoit toûjours au Logis, de passer pour luy, & de remener son Rival. La proposition luy paroist extravagante, il la rejette avec colere, & ne songe qu'à s'aller secher. Elle ne se rebute point, le presse, l'embarasse à force de raisons; & sur ce qu'il luy oppose qu'il fera verser le Carrosse parce qu'il ne le sçait pas mener, elle

luy dit que ſes Chevaux ſont faciles à conduire, & que n'y ayant point d'embarras la nuit dans les Ruës, il faut qu'il manque d'amour pour elle, s'il s'obſtine à la refuſer. Tout cela ne le perſuade point. L'impatience la prend, & elle va juſqu'à le menacer d'aller dire ſur l'heure au Marquis qu'elle vient de le ſurprendre caché chez elle, épiant ſes actions. L'envie de plaire ſe meſle à la peur que luy donne cette menace. Il ſe laiſſe mener à l'Ecurie, met les

Chevaux au Carrosse le mieux qu'il peut, & apres qu'il s'est envelopé du vieux Manteau de Maistre Robert, on avertit le Marquis que le Cocher est rentré, & qu'il peut descendre. Le Marquis dit adieu à la Dame assez froidement, se jette dans le Carrosse avec un air chagrin, & s'estant laissé conduire par son Rival, il luy donne un Demy-Loüis d'or en descendant. A peine estoit-il sorty de chez la Veuve, que le Conseiller qui pendant la pluye

n'avoit pas voulu faire marcher deux uniques Chevaux qu'il avoit, prit son heure pour l'entretenir. Il entra sans bruit, ayant laissé son Carrosse au bout de la Ruë pour éloigner le soupçon. Le petit Vieillard ramena celuy de la Dame à laquelle il voulut inutilement donner le bon soir. On luy dit qu'elle dormoit. Il demanda si l'on n'avoit point veu ses Gens, & si l'on ne luy avoit point amené de Chaise, suivant l'ordre qu'il en avoit donné. On

luy répondit qu'on n'avoit veu perſonne, mais on les avoit renvoyez de peur qu'ils ne viſſent entrer le Conſeiller : De ſorte qu'apres avoir ſervy de Cocher à ſon Rival, il fut contraint de s'en retourner à pied ſans autre récompenſe de ſes frayeurs & de ſes peines, que celle du Demy-Loüis qu'il avoit eſté obligé d recevoir.

L'Avanture eſt fort récente, & vous connoiſſez la Dame qui s'eſt ſi adroitement tirée de tant d'em-

barras : C'eſt celle que vous rencontrâtes il y a deux ans chez Madame la Comteſſe de *** qui a tant de grace à dire des Vers, & qui en dit alors quelques-uns de Mr Boyer ſur les Conqueſtes du Roy, dont vous luy demandâtes une copie. Vous vous ſouviendrez qu'elle ne vous la put donner, parce qu'elle n'en ſçavoit que des endroits détachez. J'ay enfin recouvrée la Piece entiere, qui pour n'eſtre pas toute nouvelle, n'en merite pas moins la curioſité que vous

avez déja euë de la voir. Elle fut faite apres la mort de Ruyter, & la Défaite de la Flote Eſpagnole devant Palerme. Mr Boyer fait toûjours de tres-beaux Vers, il n'y a perſonne qui n'en convienne, mais j'en ay peu veu de luy qui ſoient mieux tournez & plus également ſoûtenus que ceux-cy. Je vous en laiſſe juger vous-meſme.

POUR LE ROY.

VERS IRREGULIERS.

A l'Académie Frauçoiſe.

QVel éclat s'offre encore à mes yeux ébloüis?
Quel bruit ſe répand ſur la terre,
Et fait tant d'honneur à LOÜIS?
Toûjours vainqueur, toûjours plus craint que le Tonnerre,
Ses Ennemis par tout battus ou mépriſez,
Toute la Flandre déſolée,
Toute la Sicile ébranlée,
Ruyter mort, des Vaiſſeaux abiſmez, embraſez,
Quelle riche moiſſon de gloire!
Pour en celebrer la memoire,

Qu'on ne m'impose point de Loix
Dont la contrainte est incòmode;
Ie ne puis ajuster ma voix
Sur le ton mesuré du Sonnet & de
l'Ode:
Ne suivons plus ny regle, ny me-
thode
Pour châter de si grands Exploits.
Que n'ay-je dans l'ardeur dont j'ay
l'ame enflâmée,
Ces transports éloquens, ces sça-
vantes fureurs
Dont les Chantres fameux enfloiët
la Renommée
Et des premiers Héros, & des pre-
miers Vainqueurs!
Que n'ay-je tout l'encens, avec
toutes les fleurs,
Dont on vit autrefois couverte &
parfumée
La Route des Triomphateurs!

Muſes, je ne veux point vos faveurs ordinaires,
Ou plutoſt je renonce à vos vaines chimeres.
Voſtre faux Apollon, ſon fabuleux pouvoir,
Vos fontaines, tous vos miſteres
Abuſent trop long-temps noſtre credule eſpoir.
C'eſt icy que ſans vous il m'eſt permis de voir
Les fidelles Dépoſitaires
De l'Eloquence & du Sçavoir.
Vous donc, mes chers Rivaux, dont l'éclat m'environne,
Fourniſſez-moy cet amas de Lauriers
Dont je veux aujourd'huy former une Couronne
Pour le plus grand des Rois & des Guerriers.

Ecoutez aujourd'huy voſtre illuſtre
Mecene,
Obeïſſez à cette voix (raine,
Qui parmy nous doit eſtre ſouve-
Et qui dans les Conſeils du plus
ſage des Rois
Ne trouve rien que par ſon poids
Elle ne ſurmonte & n'entraîne
Luy-meſme pour vous animer
Interrompt ſes travaux, vous ex-
horte, vous preſſe,
Se meſle aux beaux Concerts que
vous devez former.
A ce zele infiny qui le brûle ſans
ceſſe,
Poëtes, Orateurs, laiſſez-vous en-
flâmer.
Pour vous à qui Loüis *a confiè*
l'Hiſtoire
D'une vie abondante en Exploits
ſignalez.

Pour en transmetire la memoire
Aux Siecles les plus reculez,
'Faites-en un recit & fidelle & sincere.
'Point de vains ornemens, point d'éclat emprunté.
C'est le plus grand effort que vostre Art puisse faire,
Que d'en mettre en plein jour la simple verité.
'Laissez aux Ennemis, quand tout leur est contraire,
'L'artifice honteux d'un Triomphe inventé;
'Laissez leur, pour pouvoir consoler leur misere,
La ridicule vanité
D'une Victoire imaginaire.
Dans un Récit naïf, montrez par quels efforts
Par quels assauts, par quelles funerailles,

Quand l'épée à la main nous forcions des murailles,
L'Escaut a veu rougir ses bords;
De quels murs foudroyez il vit fumer ses rives;
Quel nombre il entraîna de morts & de mourans,
Et de quel sang qui couloit en torrens,
Il vit haster ses ondes fugitives.
Dites-nous quel prodige ou quel enchantement,
Rend l'Armée ennemie étonnée & confuse,
Et quelle nouvelle Meduse
Oste à cent mille bras l'ame & le mouvement?
Faites-nous voir l'Ibere & le Batave
Tous tremblans à l'aspect d'un Roy victorieux,

Comme on voit à l'aſpect d'un
Maiſtre impérieux
Vn foible & malheureux Eſclave.
Racõtez-nous avec quelle chaleur
On vit fondre ſur nous des Troupes
aſſemblées,
Puis ſe ſauver cõfuſes & troublées,
Et repaſſer le Rhin avec tant de
frayeur.
Ne fardez point par des Contes
frivoles
Des Faits ſi beaux, ſi glorieux:
Que le Vaincu menace & triomphe
en paroles,
Et par de faux Exploits s'éleve juſ-
qu'aux Cieux,
Nos ſimples veritez paſſent leurs
hyperboles.
Comme plongez dans un profond
ſommeil, (*Songes*
Les Ennemis ſe paiſſent de beaux

Mais

Mais enfin voicy le réveil
Qui va diſſiper ces menſonges.
Que n'attendoient-ils pas de cet
immenſe Corps (maſſées!
De fieres Nations contre nous ra-
Ils ſe flatoient de voir par leurs
communs efforts
Toutes nos forces renverſées.
Cependant un Roy ſeul ſans en eſtre
allarmé,
Fait teſte à l'Vnivers armé.
Il fait plus, d'une main ce Prince
redoutable
Combat les efforts dangereux
D'une Ligue ſi formidable,
Et de l'autre en Roy genereux,
Par une valeur ſecourable,
Il ſauve un Peuple malheureux,
Et briſe le joug qui l'accable.
Quel eſpoir, quel orgueil vous eſt
encor permis

Dans une Guerre si funeste?
Tremblez superbes Ennemis,
Ruyter est tout ce qui vous reste.
Faut-il que ce Ruyter, l'ame de ses
Soldats,
Faut-il que cette illustre teste,
Ce Secours mandié plus craint que
tous vos bras,
Plus redouté que la tempeste,
Vous fasse pour jamais rougir de
son trépas?
Et qu'enfin ce grãd coup nous rende
une Conqueste
Que nous ne vous demandions pas?
Mais ce n'est pas assez, vostre au-
dace obstinée,
Par nos fréquens succés honteuse &
condamnée,
Dément ses propres yeux pour trom-
per sa fierté:
Il faut des veritez encor plus con-
vainquantes,

Des Victoires plus éclatantes
Pour surmonter enfin vostre incre-
dulité. (*Miracles,*
Pour vous persuader à force de
Et pour confondre vos Oracles,
Il faut vous enlever tout l'Empire
des Eaux:
Il faut pour vous oster toute vostre
-esperance,
Avec une intrépide & noble con-
fiance,
Aller jusqu'en vos Ports, attaquer
vos Vaisseaux.
Il faut que pour jamais deux
Flotes desolées,
Des Vaisseaux abymez, des Ga-
leres brûlées,
De vostre orgueil puny soient l'af-
freux monument,
Que de l'Onde & du Feu le mé-
lange terrible,

Que le bruyant éclat d'un long embraſement,
Rende à tout l'Vnivers voſtre perte viſible.
Ouvrez enfin les yeux, Ennemis du repos;
Voyez quel eſt le Fruit de voſtre injuſte Guerre:
LOÜIS *triomphoit ſur la Terre,*
LOÜIS *va pour jamais triompher ſur les Flots.*
Il vivoit glorieux dans une Paix profonde,
Content de ſa grandeur & du noble aſcendant
Qui le rendoient l'amour, les delices du monde;
Et voſtre ambition, voſtre orgueil imprudent,
Remettant dans ſes mains la Foudre & le Trident,
Le rendent la terreur de la Terre & de l'Onde.

Que de Conquestes ! que de Villes prises, & que de Batailles gagnées depuis ce temps-là ! Tant d'avantages remportez sur les Ennemis, leur rendent la Paix fort necessaire. Elle dépend des Conférences qui se tiennent à Nimegue, où depuis que l'Assemblée est devenuë considérable, toutes les Ambassadrices qui se voyent familierement, & sur tout celles dont les Maris sont demeurez en bonne intelligence avec les Ambassadeurs de Fran-

ce, ont formé une Societé pour le Jeu, qui leur fait passer agreablement tous les jours de la Semaine, de sorte qu'elle se trouve toute partagée entre les Ambassadrices d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Suede, de Dannemarc, & de Hollande. Chacune reçoit la Compagnie chez elle à son tour, & la régale d'une Collation de Fruits & de Confitures, avec des Vins & des Liqueurs en abondance.

Quoy que les Dames

n'aillent pas régulierement chez les Ambaſſadeurs qui n'ont point de Femme, elles ne laiſſent pas de s'aſſembler quelquefois chez Monſieur le Mareſchal d'Eſtrades, & chez Monſieur le Comte d'Avaux, qui par la maniere dont ils les reçoivent, leur font connoiſtre que la magnificence eſt inſéparable de l'honneſteté qu'ils ont pour leur Sexe. Ce dernier leur a donné depuis peu une Feſte des mieux ordonnées, malgré le peu de temps

qu'il eut à s'y préparer. Il y avoit Assemblée à l'ordinaire chez une des Ambassadrices; & la correspondance qui est presentement à Nimegue entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne, ayant fait agréer à Madame la Marquise de los Balbases une Partie de Jeu pour le lendemain chez M^r le Comte d'Avaux, toute la Compagnie s'y rendit, quoy que ce fust le jour de Madame Tempel Ambassadrice d'Angleterre. Monsieur l'Evesque

de Marseille, que cet Ambassadeur avoit reçeu chez luy à son passage de Pologne en France, partagea le plaisir de cette Feste. Elle parut avec tout l'éclat possible, & il ne s'en faut pas étonner, M. le Comte d'Avaux estant tres-commodement logé, meublé magnifiquement, & servy par les meilleurs Officiers qui soient à Nimegue. Joignez à cela la joye qu'il se fait de ne rien épargner pour les Dames, quand il s'agit de les régaler. Le Jeu com-

mença à trois Tables dans la Chambre d'audiance qui eſt tres-richement meublée. Quelques Ambaſſadeurs y joüerent avec les Dames. La Marquiſe de los Balbaſes Ambaſſadrice d'Eſpagne, & Sœur du Conneſtable Colonna, s'y eſtoit renduë avec la Ducheſſe de S. Pedro & la Marquiſe Quintany ſes deux Filles. Le Mary de la premiere eſt à Nimegue, & l'autre eſt mariée au Fils du Preſident de Caſtille qu'elle n'a point encor veu.

Le Marquis de los Balbases, de la Maiſon de Spinola, y vint avec Dom Ronquillo ſon Collegue, & apres qu'on eut allumé pluſieurs grands Torcheres & Flambeaux de vermeil, on apporta les Liqueurs, les Eaux glacées, les Fruits, & les Confitures. Le Chocolat fut donné en ſuite, & pendant que le Jeu continua, les Violons de Meſſieurs les Ambaſſadeurs de France ſe firent entendre dans l'Antichambre éclairée de Luſtres &

d'un grand nombre de Bougies. Plusieurs Personnes considérables de l'un & de l'autre Sexe, y dansoient en presence des Excellences qui ne joüoient point. Le Jeu ayant esté quité à dix heures du soir, toutes les Dames entrerent dans une Salle, où vis-à-vis du Bufet il y avoit une Table à deux retours, & vuide dans le milieu. Elle fut servie avec une propreté merveilleuse, & il n'y manqua rien de tout ce que le Païs & la Saison pûrent

fournir de plus délicat & de plus exquis. Une ſi grande profuſion de tou-tes choſes ſurprit d'autant plus, que la Partie n'avoit eſté réſoluë que le ſoir pré-cedent. L'éclat d'un des plus beaux Bufets qu'on puiſſe voir, ne ſatisfaiſoit pas moins la veuë par la richeſſe & par le grand nombre de Baſſins & de Vaſes d'un tres-beau ver-meil, que la délicateſſe des Mets contentoit la diver-ſité des gouſts. Il n'y eut aucun ordre de préſeance.

Les Dames & quelques Ambaſſeurs s'aſſirent à table aux endroits où chacun ſe trouva apres qu'on fuſt entré dans la Salle. M^r le Comte d'Avaux ſe tint preſque toûjours dans le vuide de la Table où perſonne n'eſtoit aſſis. Il voulut ſervir les Dames, tandis que les Pages portoient inceſſamment ſur des Scoucoupes de vermeil, des meilleurs Vins de France & d'Italie, & des plus délicieuſes Liqueurs de l'Europe. Apres le Soupé, toute la

Compagnie passa dans la premiere Antichambre, où plusieurs rangs de Chaises placées tout autour laissoient dans le milieu un vuide assez grand pour y danser cómodement. Tout le premier rang estoit occupé par les Ambassadeurs & par les Dames, & les autres le furent par un grand nombre de Demoiselles & de Gentilshommes François, Allemans, Espagnols, Italiens, & des autres principales Nations de l'Europe. Les Bourgeois vin-

rent en foule regarder l'Assemblée par les Fenestres. Il leur estoit nouveau d'en voir une composée de tant de Personnes Illustres. Les Ambassadrisses, & la plûpart des Ambassadeurs, qui furent pris pour danser, ne firent que des réverences. Il seroit difficile de s'en acquiter d'une maniere plus galante que fit le Marquis de los Balbases. La Marquise Quintany sa Fille se fit admirer dans le bon air & dans la justesse de sa danse, sans que sa Coifure

à l'Espagnole, ſes grandes Manches de rafetas coupleur de feu attachées au poigner, & ſon vaſte Garde-Infant, diminuaſſent rien de la grace qui attira les loüanges de tout le monde. La Feſte dura juſqu'à une heure apres minuit. Chacun ſortit également ſatisfait de la magnificence & des manieres honneſtes de Mr le Comte d'Avaux, qui avoit ſi bien donné ſes ordres, qu'il trouva moyen d'empeſcher la confuſion qui eſt preſque toûjours

inévitable en de pareilles occasions.

Je croy, Madame, que quand le Nom d'Avaux ne vous seroit pas connu par les Grands Hommes qui l'ont rendu illustre, les Lettres de Voiture vous auroient appris combien il est glorieux de le porter. C'est une tres-ancienne Famille; & dés le temps de Charles IX. Henry de Mesmes Seigneur de Mallassise, estoit Ambassadeur en Espagne. Il y a eu depuis dans cette Maison des Maistres

des Requeſtes, des Conſeillers d'Etat, un Lieutenant Civil & Prevoſt des Marchands, un Sur-Intendant des Finances & Secretaire de l'Ordre du Roy. Le Comte d'Avaux Plenipotentiaire pour la Paix en l'Aſſemblée de Munſter, s'eſt acquis beaucoup de gloire dans ſes Ambaſſades d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Suede & de Dannemarc. Celuy qui a preſentement la meſme qualité de Plenipotentiaire à Nimégue eſt ſon Neveu.

On voit assez qu'il est né galant par ce qu'il fait tous les jours. Il a du merite, de l'esprit ; & quoy qu'il soit jeune encor, il a déja esté Ambassadeur à Venise. Il est Fils de feu Mr de Mesmes Seigneur d'Irval, Président à Mortier, & Frere de Mr de Mesmes qui remplit aujourd'huy cette grande Charge avec une approbation si generale. Je ne vous dis rien de ce Président. Vous sçavez qu'il est Prevost des Ordres, & fort estimé du Roy. Le choix que je vous

av déja mandé qu'on avoit fait de luy dans l'Académie Françoise pour succeder à Mr Des-Marests, fait les eloges de son Esprit. Cependant je ne puis sortir de Nimégue sans vous dire que j'auray souvent de pareilles Nouvelles à vous en donner. Vous ne serez pas fâchée de voir que les François s'y distinguent par la magnificence & par la galanterie, comme ils font à l'Armée par la valeur.

Enfin, Madame, je vous tiens parole, & je vous en-

voye ce que je vous avois fait eſperer ſur la fin de ma Lettre du mois de Juillet, par laquelle je vous promettois une des plus belles Pieces d'Eloquence que vous euſſiez jamais veuës. Ne me ſçachez point mauvais gré du retardement. Je vous donne les choſes le plutoſt qu'il m'eſt poſſible de les avoir; il n'importe en quel temps, pourveu qu'elles ſoient bonnes; & le Compliment que Mr Quinaut fit au Roy à ſon retour de Flandre, ne ſera pas

moins nouveau pour vous qu'il l'auroit esté lors qu'il euſt l'honneur de le faire, puis que perſonne n'en a rien veu, & qu'on le demande tous les jours. Il eſtoit alors Directeur de l'Académie Françoiſe, à laquelle le Roy fait l'honneur de la recevoir comme une Compagnie Souveraine. Ainſi il fut conduit par le Maiſtre & le Grand Maiſtre des Ceremonies, accompagné de pluſieurs Perſonnes de la plus haute qualité qui ſont du Corps de cette celebre

Compagnie. Sa Majesté luy presta une tres favorable audiance, & voicy de quelle maniere il luy parla.

COMPLIMENT FAIT AU ROY

par l'Académie Françoise, Monsieur Quinaut Directeur de cette Compagnie portant la parole.

SIRE,

A la veuë de Vostre Majesté triomphante & comblée de gloire, Nous sommes saisis d'un excés de joye qui nous interdit presque la parole, & qui ne permet à nostre

nostre zele de s'exprimer qu'imparfaitement. Mais, SIRE, *ce n'est point dans cette occasion que l'Académie Françoise doit apprehender de ne paroïstre pas assez éloquente: Il suffit qu'elle vous parle de vous-mesme pour estre assurée de ne rien dire que de merveilleux. On n'a jamais rien imaginé de si grand que les Entrepriſes que vous venez d'executer, & le simple récit de vos Actions est le plus parfait de tous les Eloges.*

Vostre Majesté s'est déro-

bée aux douceurs du repos pour courir aux fatigues & aux dangers : Elle n'a pas attendu que le Printemps luy revint ouvrir les Champs où tous les ans elle va cüeillir des Palmes nouvelles ; l'ardeur de ſon courage a ſurmonté les obſtacles d'une Saiſon rigoureuſe ; ſa prévoyante Sageſſe a reparé par d'innombrables précautions la ſterilité des Hyvers ; & ſa Prudence a diſputé avec ſa Valeur à qui ſe ſignaleroit par de plus grands prodiges.

Du moment, SIRE, *que la*

Renommée eust annoncé le jour de vostre Départ, la Victoire s'empressa pour vous accompagner, & la Terreur devança vostre marche. Le premier éclat de la foudre dont vous estiez armè, est tombé sur une Ville superbe dont rien n'avoit pû abatre l'orgueil, & toute fiere qu'elle estoit d'avoir bravé les efforts unis de deux celebres Capitaines, elle ne vous a resisté qu'autant qu'il le falloit pour vous donner l'avantage de l'emporter de vive force. Ce fut alors que vous

éprouvâtes heureusement jusques à quel point vous avez porté l'exactitude de la Discipline Militaire : Vos Soldats combatirent en Héros, tant ils furent tous animez par vostre presence ; mais apres avoir renversé tout ce qui s'estoit opposé à l'impetuosité de leur courage, ils s'arresterent par vos ordres dans la chaleur de la Victoire, & n'oserent toucher aux riches dépoüilles que le droit de la Guerre leur avoit livrées. Il ne vous en coûta qu'une parole pour empes-

cher l'affreuse desolation d'une Ville florissante : Vous eustes le plaisir de la prendre & de la sauver en mesme temps, & vous fustes bien moins satisfait de vous en rendre le Maistre, que d'en devenir le Conservateur.

Ce grand succés a esté suivy d'un autre encore plus grand, & qui paroissoit au dessus de nos plus hautes esperances. Vos Peuples sont accourus à ce spectacle, ils ont esté transportez de joye en voyant sortir les Ennemis que vous avez chassez d'une

redoutable Retraite, & ils benissent tous les jours la Main victorieuse qui les a delivrez des courses, des ravages, des incendies dont ils estoient souvent surpris & continuellement menacez. Ce n'estoit qu'à Vous, SIRE, *que le Ciel avoit reservé l'honneur de forcer la Barriere fatale qui donnoit des bornes trop étroites à vostre Empire, & de faire du plus fort Boulevart de l'Espagne, un des principaux Remparts de la France.*

Cependant, comme si ç'eust

esté encore trop peu pour V. M. de voir que tout ce-doit où vous estiez present, vous avez entrepris de vaincre mesme où vous n'estiez pas. Vous avez separé vos Troupes pour étendre vos progrés en divers lieux. Une partie de vostre Armée a suffy pour gagner une Bataille, & pour achever la Conqueste de l'Artois, & vous avez pris soin qu'un Prince qui a partagé avec Vous la gloire de vostre auguste Naissance, eust aussi part aux honneurs de vostre Triomphe.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur la Terre que la Victoire accompagne vos Armes, elle a volé pour les ſuivre juſques ſur les Mers les plus éloignées. Une Flote ennemie qui avoit ſur la voſtre toute ſorte d'avantages, excepté celuy de la Valeur, vient d'eſtre attaquée & détruite, & ſes débris flotans portent la terreur du Nom de V. M. ſur les bords les plus reculez du Nouveau Monde.

Quel bonheur pour nous d'avoir un Protecteur ſi glorieux, & qui donne à cele-

brer des Evenemens si memorables! Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs qu'en luy-mesme un modelle parfait de la Vertu heroïque; & nous sommes certains que l'éclat immortel de sa gloire se répandra sur nos Ouvrages, & leur communiquera le privilege de passer jusqu'à la derniere Posterité. Quand nous décrirons vos travaux, SIRE, *nous ne serons pas dans l'embarras de n'avoir souvent à vous offrir que les mesmes loüanges que nous vous aurons déja données:*

Quoy que vous ne ceſſiez point d'eſtre Conquerant, chacune de vos Conqueſtes eſt toûjours achevée d'une maniere nouvelle & ſurprenante ; & les Images fidelles que nous en ferons ſeront autant de differens Tableaux dont chacun aura ſa beauté ſinguliere.

Apres avoir connu ſi avantageuſement combien vous eſtes redouté de vos Ennemis, reconnoiſſez avec quel excés de tendreſſe & de veneration vous eſtes aimé & preſque adoré de vos Sujets. Voyez

le raviſſement qui ſe montre dans tous les yeux qui vous regardent; écoutez les acclamations qui retentiſſent de toutes parts à voſtre veuë. Il faut toutefois, SIRE, *ne vous rien dèguiſer, la joye publique n'éclate point tant encore pour le ſuccés de vos entrepriſes, qu'en faveur de voſtre retour. C'eſt ce retour ſi ardamment ſoubaité qui diſſipe nos allarmes: Que nous ſerions heureux s'il les diſſipoit pour toûjours! Nous n'avons encore pû conſiderer voſtre grand Cœur qu'avec*

une admiration inquiete. Nous n'oſons preſque vous faire voir de brillans Portraits de la Gloire qui vous engage ſi ſouvent dans le peril; elle ne vous paroiſt que trop belle, & ne vous emporte que trop loin.

Mais, graces à vos Exploits, nous devons eſperer que nos craintes ſeront bientoſt finies; cette Ligue qui ſe croyoit ſi formidable eſt frapée elle-meſme de la conſternation qu'elle pretendoit jetter juſques dans le cœur de voſtre Royaume: Les plus

fieres Puiſſances de l'Europe armées & reünies ne peuvent s'empeſcher d'eſtre convaincuës de leur foibleſſe contre une Nation que vous rendez invincible : Plus elles vous ont opposè d'Eſtats, de Princes, de Rois, plus elles ont fourny d'ornemens à vos Trophèes, & leurs diſgraces & vos Triomphes doivent leur avoir aſſez apris que le deſſein de vous faire la Guerre leur fut bien moins inſpirè par leur jalouſie, que par la bonne fortune de V. M.

On n'en doit point dou-

cer, SIRE, *il n'y a plus rien qui puisse sauver vos Ennemis, que le secours de la Paix. Vous voulez bien leur laisser encore cet unique & dernier moyen d'arrester les progrès étonnans de vos armes, & nous applaudissons avec plaisir à vostre moderation. La France n'a plus besoin que vous étendiez ses limites: Sa veritable grandeur est d'avoir un si grand Maistre. Le Ciel à qui nous vous devons, nous a donné dans un seul bien tous les biens ensemble, nous ne luy demandons rien*

de nouveau ; c'eſt aſſez qu'il nous laiſſe paiſiblement joüir de la felicité de voſtre Regne. Il ſuffit qu'il ait ſoin de conſerver une vie glorieuſe où noſtre bonheur eſt attaché, & qui vaut plus mille foisque la Conqueſte de toute la Terre.

Ce Compliment plût beaucoup au Roy. Auſſi ne ſe contenta-t-il pas de témoigner d'abord à Mr. Quinaut qu'il en eſtoit tres-ſatisfait ; l'ayant reveu quelque temps apres l'audiance, il eut la bonté de

luy dire une seconde fois qu'on ne pouvoit mieux parler. La réputation qu'il s'est acquise par les beaux Ouvrages que nous avons de luy, ne faisoit pas moins attendre du talent qu'il a de bien exprimer les choses. La matiere estoit grande, & Mr Quinaut fort capable de la traiter. Il est Auditeur des Comptes, & aussi estimé de sa Compagnie qu'il l'a toûjours esté des plus considérables Personnes de la Cour.

Apres avoir parlé des

Conquestes du Roy, pas-
sons à la bonté de ce Prince,
& disons qu'aimant à la faire
paroistre pour toutes les
Personnes considérables
de sa Cour, il a donné à
Monsieur le Comte de Cossé
la Charge de Grand Pan-
netier de France que posse-
doit feu Mr le Comte de
Cossé son Pere, dont je vous
ay mandé la mort dans ma
premiere Lettre de cette
Année. Ainsi, Madame, je
ne vous repete point qu'il
a esté un des plus galans
Hommes de son temps,

que ſes belles qualitez luy avoient également attiré l'eſtime de l'un & de l'autre Sexe, & qu'apres avoir donné des marques d'un grand courage & d'une extréme prudence, dans une infinité de Sieges & de Batailles dont il s'eſt toûjours glorieuſement tiré, il a conſervé juſqu'au dernier moment de ſa vie une fidelité inébranlable pour ſon Prince. M le Comte de Coſſé ſon Fils, quoy qu'il n'ait pas encor dix ans, ſe montre déja preſt à marcher ſur les

traces de ſes Anceſtres, à qui une haute Naiſſance jointe aux ſignalez ſervices qu'ils ont de tout temps rendus à l'Etat, a fait obtenir les plus grandes Charges de la Maiſon de nos Roys. Celle de Grand Pannetier de France eſt une des plus anciennes, & il y a deux cens ans qu'elle eſt dans la Maiſon de Coſſé. Je ſerois trop long ſi je voulois nommer tous les Grands Hommes qui en ſont ſortis; je vay ſeulement vous en faire connoiſtre

quelques-uns. Jean de Cossé Senéchal de Provence, estoit Favory de René d'Anjou, Roy de Sicile & Comte de Provence, qui le fit son Ambassadeur aupres de Loüis XI. son Neveu. Il eut l'adresse d'accorder leurs Démeslez, & d'empescher que la Comté de Provence ne fust donnée au Duc de Bourgogne.

René de Cossé Neveu de Jean, Seigneur de Brissac en Anjou, Grand Pannetier & Fauconnier de France, accompagna Charles VII.

à la Conqueſte de Naples, & ſe trouva aux Batailles d'Aignadel & de Marignan, où il donna de grandes marques de courage & de valeur.

Charles de Coſſé Mareſchal de France, n'en fit pas moins paroiſtre en Italie à la Rencontre des Impériaux & des Savoyards. Il eſtoit Grand-Maiſtre de l'Artillerie, Gouverneur de Paris & de Picardie, & Lieutenant General pour le Roy Henry II. en Piémont. Je ne vous dis rien de Timo-

leon de Cossé Grand Fauconnier de France, & Colonel General de l'Infanterie Françoise. Son trop d'ardeur luy coûta la vie au Siege de Mucidan. Il y fut tué, pour s'estre trop avancé en voulant reconnoistre la Bréche. Charles de Cossé son Frere, Duc de Brissac, Mareschal de France, & Chevalier des Ordres du Roy, a eu la gloire de remettre Paris sous l'obeïssance de Henry IV. & c'est de luy que sont descendus les Ducs de Brissac, & le

Comte de Coſſé d'aujourd'huy.

Puis que nous ſommes ſur le Chapitre des grandes Maiſons du Royaume, je doy vous entretenir encor d'une autre.

Je vous appris il y a deux mois que Monſieur le Marquis de Foix s'eſtoit marié, Vous apprendrez aujourd'huy qu'il a eſté reçeu dans la Charge de Chevalier d'Honneur de Madame, apres avoir eu l'agrément de Leurs Alteſſes Royales pour en traiter avec Mon-

ſieur le Comte de Vaillac qui la poſſedoit ; & comme je me ſouviens que vous ne fuſtes pas contente alors de ce que je vous marquay ſeulement qu'il eſtoit d'une des plus grandes Maiſons du Royaume, je vay vous en dire quelque choſe de plus particulier. Il eſt certain que celle de Foix eſt Illuſtre par tant d'avantages, qu'il s'en trouve peu qui aye paru avec plus d'éclat. Elle a poſſedé les Comtez de Barcelone, de Carcaſſonne, de Beſiers, de Foix,

Foix, de Montcade, de Perigord, & de Castelbon; la Vicomté de Narbonne, la Duché de Nemours, la Principauté de Bearn, & le Royaume de Navarre. Elle est sortie des Rois d'Arragon, alliée de ceux de Castille, de Hongrie, de Boheme, & de France; des Empereurs d'Allemagne; des Archiducs d'Austriche; des Comtes de Toulouse, d'Urgel, de Cardonne, d'Artois, de Comminges, d'Albret, de Miossens & de Candale, des Marquis de Levy & de

Montferrat ; des Ducs de Bretagne, de Lorraine, d'Orleans, de Bourbon, & de tant d'autres, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les Grands Hommes qui en ſont ſortis ont toûjours tâché de répondre à la gloire de leur naiſſance par celle de leurs actions. Je laiſſe un Roger de Foix, qui eſtant entré le premier dans Antioche quand elle fut priſe d'aſſaut par les Chreſtiens, la defendit contre tous les Infidelles aſſemblez, & ne ſe rendit pas moins fameux

que Godefroy de Boüillon dans la Conqueſte de la Terre-Sainte : Un Raymond, qui ayant ſuivy Philippe Auguſte dans la Syrie, fit des choſes incroyables au Siege d'Acre, où il combatit ſeul à ſeul le Neveu du Sultan, qu'il tua à la veuë de deux grandes Armées, & des Rois de France, d'Angleterre & de Jeruſalem: Un Roger-Bernard, dit le Grand; Un Roger-Rotfer qui fit trembler les Sarraſins en Egypte; & enfin un Gaſton, qui s'eſtant mon-

tré invincible contre l'Angleterre, vangea l'Espagne de la tyrannie des Mores, & tua de sa main à la teste de leur Armée Guilhem-Raimond, Fils d'un de leurs Rois. Je viens à Jean de Foix, Gouverneur de Languedoc pour le Roy Charles VI. qui ménagea si bien les esprits des Peuples, qu'il assura le repos de cette grande Province dans un temps où il y avoit du trouble de tous costez dans l'Estat. Odet de Foix, Vicomte de Lautrec, surnom-

mé *le Preneur de Villes*, vangea par le ſang & par le feu la diſgrace qui eſtoit arrivée devant Pavie à François I. Et avant luy Gaſton de Foix, Duc de Nemours, ayant eſté fait General de l'Armée du Roy Loüis XII. ſon Oncle à l'âge de vingt-deux ans, avoit donné des marques de la plus haute Valeur en Italie, où il renverſa les Forces des Veniciens, du Roy de Caſtille, & du Pape, avec une viſteſſe qui ne ſe peut concevoir. Mais ſi le grand Nom de

Foix a tant fait de bruit dans les Armes, il ne s'eſt pas rendu moins conſiderable dans l'Egliſe. On a veu un Pierre Cardinal de Foix, Legat du Pape en France, qui délivra l'Egliſe du Schiſme dont elle eſtoit déchirée depuis long-temps. On a veu un autre Pierre, auſſi Cardinal de Foix, qui par ſa prudence diſſipa les Troubles du Milanois; Un Paul de Foix Archeveſque de Thoulouſe, qui ſe montra un des plus fermes appuis de la Religion & de l'Eſtat,

en Ecoſſe, en Angleterre & en ſuite à Rome, où il fut envoyé Ambaſſadeur; Et de nos jours, Madame, avec combien de gloire Jean-Roger de Foix a-t-il commandé des Regimens de Cavalerie & d'Infanterie en Catalogne, ſous Mr le Mareſchal de la Mothe-Houdancourt? Il s'eſt ſignalé par la maniere vigoureuſe dont il l'a defenduë contre la tyrannie des Eſpagnols, & ſes grandes actions ſont aſſez connuës de tout le monde. Il eſtoit Pere de

Monſieur le Marquis de Foix d'aujourd'huy, qui ayant appris dans cette derniere Guerre, que les Ennemis eſtoient ſortis de Puycerda pour ravager la Province de Foix dont il eſt Gouverneur, vint à eux à la teſte de la Nobleſſe, & leur en ayant fermé l'entrée, les repouſſa juſqu'au fond du Rouſſillon avec autant de honte pour eux, qu'ils s'eſtoient promis de ſuccés dans leur entrepriſe.

Dans le moment que je vous écris cecy, on

m'apprend que Monſieur de Matignon a preſté Serment entre les mains de Sa Majeſté pour la Lieutenance de Roy de Normandie. Vous ſçavez, Madame, la conſidération où il eſt dans cette Province. Il n'a pas moins de naiſſance que de merite, eſtant de la Famille de feu Mr le Mareſchal de Marignon, qui fut un des plus grands Hommes de ſon temps. Il eſt allié des plus Illuſtres Maiſons du Royaume, je veux dire, de celles meſme des Princes.

Pendant que les uns entrent dans les grandes Charges, les autres sortent du monde; quelque grande figure qu'on y ait fait, il en faut partir, comme vous allez voir par les deux Articles suivans.

Nous avons perdu Monsieur le President de Maisons, qui est mort fort âgé au commencement de ce mois, apres s'estre fait tailler. Sans cette resolution que les extrémes douleurs luy firent prendre, M. de Lorme son Medecin qui de-

meuroit avec luy, & qui a pres de ſix-vingts ans, luy auroit pû encore prolonger la vie. Il eſtoit magnifique dans ſa dépenſe, tres-bon Juge, & fort éclairé dans les Affaires, dont ſon âge & ſes grands Emplois luy avoient donné beaucoup d'expe-rience. Il avoit eſté Premier Preſident de la Cour des Aydes, Sur-Intendant des Finances, & Gouverneur de S. Germain en Laye & de Verſailles. Il s'appelloit René de Longüeil, eſtoit Marquis de Maiſons, &

sortoit d'une Illustre & fort ancienne Famille. Dés l'an 1415. le Chevalier Raoul de Longüeil se signala, & fut tué à la Bataille d'Azincour. Jean de Longüeil Président au Parlement eut deux Fils, dont l'un fut Président comme luy, & l'autre Evesque d'Auxerre. Le Président épousa une Sœur du Chancelier de Morvilliers, & eut un Fils Evesque de Leon, & un autre qui fut Seigneur de Maisons, & qui laissa plusieurs Branches, de l'une desquelles est sorty

celuy dont je vous mande la mort. Monſieur le Preſident de Longüeil ſon Fils avoit eſté reçeu en ſurvivance de ſa Charge. C'eſt le quatriéme Preſident à Mortier de cette Famille. La feuë Reyne Mere l'avoit fait ſon Chancelier. Il eſt honneſte, bon Amy, civil & entendu dans les Affaires.

Madame de Puiſieux, Sœur de Mr le Grand Prieur de France, & de feu Mr de Valencé Archeveſque de Rheims, eſt morte icy depuis quelques jours, fort

regretée de tous ceux qui la connoissoient. Feu Mr de Puisieux son Mary estoit Secretaire d'Etat, & avoit en mesme temps le Département de la Guerre & des Etrangers. Il n'a point eu d'Emplois qu'il n'ait meritez & par luy-mesme, & par l'avantage qu'il avoit d'estre Fils de l'Illustre Chancelier de Sillery, qui ayant tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent Homme d'Etat, s'est acquité des plus importantes Négotiations avec un zele qui n'a

jamais eu pour objet que la grandeur & la gloire de son Maistre. Il n'y a personne qui n'en soit instruit, & il faut n'avoir pas leu nostre Histoire pour ignorer qu'il fut envoyé Ambassadeur en Italie, en Allemagne, aux Païs-Bas, & en Suisse; que ce fut luy qui conclut le Mariage de Henry IV. & le Traité de Vervins, & que dans ces diférentes occasions d'un long Ministere, il s'acquit une réputation qui augmenta fort l'estime qu'on avoit déja pour

la Maiſon des Brularts dont il eſtoit. Non ſeulement les grandes Charges l'ont toûjours renduë tres-conſidérable, mais elle eſt d'une fort ancienne Nobleſſe, & alliée des meilleures Familles du Royaume. Il y a eu deux Secretaires d'Etat de cette Maiſon. Elle a donné pluſieurs Premiers Preſidens au Parlement de Dijon, un Preſident à Mortier, & un Procureur General à celuy de Paris, ſans parler des Maiſtres des Requeſtes & des Conſeillers

d'Etat qu'on y a veus. Madame de Puiſieux n'en diminua point la gloire en y entrant, ſon merite répondoit à ſa naiſſance. Elle avoit l'eſprit infiniment éclairé, ſolide, ferme, & une éloquence naturelle qui ne manquoit jamais de perſuader. Elle a eſté magnifique dans ſa fortune, & fait paroiſtre une conſtance admirable lors qu'elle ne s'eſt pas veuë en état de faire tout ce que ſon grand cœur auroit ſouhaité. Elle a reçeu ſouvent & ſous

le Regne de Loüis XIII. & pendant la Régence de la feu Reyne Mere, de glorieuſes marques de leur bienveillance ; mais rien ne l'a miſe dans une plus haute conſidération, que les faveurs que le Roy a répanduës ſur elle en pluſieurs rencontres d'une maniere qui a fait aſſez connoiſtre qu'il la diſtinguoit de la plus grande partie de celles de ſon Sexe. Auſſi les premieres Perſonnes de l'Etat ont continué juſqu'à la mort à luy donner des preu-

ves d'une estime toute particuliere ; & si jamais Femme n'eut tant d'Amis & d'Amies, on peut dire que jamais Femme ne merita plus d'en avoir. Elle est morte avec une presence d'esprit & une fermeté digne de celle qu'elle a fait éclater dans toutes les actions de sa vie ; & ceux qui l'ont assistée dans ces derniers momens, n'ont pas moins admiré son courage à ne se point étonner de ce qu'ils ont de terrible, que sa pieté pleine de ferveur à

ſe ſoûmettre aux ordres de Dieu.

Les Articles précedens vous ayant appris la mort, & vous ayant fait connoiſtre le merite de deux Perſonnes auſſi illuſtres par leur grande vertu que par l'éclat de leur naiſſance, je vais dans un ſeul Article vous parler d'une partie de ce que la France a de plus conſidérable du coſté de l'Eſprit, & vous entretenir de ce qu'elle a de plus relevé du coſté de la Naiſſance, & des merveilleuſes

qualitez qui rendent les Grands Hommes recommandables. Vous jugez bien, Madame, que c'eſt de l'Article de l'Académie Françoiſe dont je vous vais entretenir pour m'acquiter de ma parole.

J'avois eu ſoin de prendre une Copie de la Piece de Vers qu'elle a jugée digne du Prix, mais je ne vous l'envoyeray point, puis que vous me mandez que vous l'avez veuë. Je vous entretiendray ſeulement de l'Inſtitution de ces Prix (car je

vous ay déja fait ſçavoir qu'il y en a deux) & des cerémonies qui s'obſervent le jour qu'on les donne. Ils ſont chacun de la valeur de trente Piſtoles, & conſiſtent en deux Medailles d'or, dont l'une repreſente un Saint Loüis, & l'autre le Portrait du Roy. Le Prix de Proſe a eſté fondé par feu Mr de Balzac qui eſtoit de cet Illuſtre Corps. Les excellens Ouvrages qu'il nous a laiſſez ſe lisent tous les jours avec admiration, & c'eſt avec beaucoup

de justice qu'on l'a fait pas-
ser pour le plus Eloquent
Homme de son temps.
Comme l'argent qu'il a
laissé pour cela, ne produit
pas chaque année un inte-
rest assez fort pour remplir
la valeur du Prix, on ne le
donne que tous les deux
ans; & à l'imitation de ce
Grand Homme, un Aca-
démicien d'autant plus ge-
néreux qu'il ne veut point se
faire connoistre, a fourny
jusqu'icy la mesme somme
pour le prix des Vers. Mes-
sieurs de l'Académie en

choiſiſſent le Sujet, auſſi-bien que de la Proſe. Ils en avertiſſent le Public un an auparavant par quelques Affiches; & ceux qui travaillent ſur ces matieres, ſont obligez d'envoyer leurs Pieces dans le dernier jour d'Avril, ſans ſe nommer, afin que n'en connoiſſant point les Autheurs, ces Meſſieurs les puiſſent examiner ſans aucune préoccupation qui les faſſe plutoſt pancher vers l'un que vers l'autre. Les Prix ſe donnent publiquement; & comme

comme ils ont choisy le Jour de S. Loüis pour en faire la distribution, le Roy a commencé cette année d'en augmenter la solemnité pour eux, en donnant ses ordres pour leur faire chanter la Messe en Musique, & prononcer le Panégyrique de ce Grand Saint. Ainsi la Messe fut celebrée ce Jour-là pour leur Compagnie par Mr l'Abbé du Pont Chapelain du Louvre. Mr Oudot qui a fait tant d'agreables choses, y fit admirer son Génie

pour la Muſique. Tout ce qui s'y chanta eſtoit de luy. Mr l'Abbé de S. Martin fit le Panégyrique du Saint, & marqua d'une maniere fort ingénieuſe tout ce que le Roy faiſoit pour élever un Corps auſſi illuſtre que celuy devant lequel il parloit. Il euſt eſté difficile de luy choiſir des Auditeurs qui ſe connuſſent mieux aux belles Choſes; & puis qu'il les ſatisfit tous, on ne peut douter qu'il ne fuſt digne des applaudiſſemens qu'il reçeut. L'apreſdînée on

rint Assemblée publique, où se trouverent quantité d'Evesques & de Gens de la premiere Qualité. Mr. l'Abbé Tallemant le jeune, comme Directeur de la Compagnie, expliqua d'abord en peu de mots la maniere dont on s'estoit servy pour juger des Pieces qui avoient merité le Prix, & les donna à lire à Mr. l'Abbé Regnier. Il commença par celle de Prose, & personne ne s'estant presenté pour en déclarer l'Autheur, il leur en suite

celle de Vers. Elle se trouva digne de l'approbation que vous luy avez donnée; & apres que la lecture en eut esté faite, Mr l'Abbé Tallemant fit connoistre qu'on venoit d'apprendre qu'elle estoit de Mr de la Monnoye Correcteur des Comptes à Dijon. Je croy, Madame, que les Prix n'ont encor esté dónez que trois fois, & c'est le troisiéme qu'il a déja remporté pour les Vers. Il seroit à souhaiter pour ceux qui ont entré en concurrence avec luy, que Messieurs de

l'Académie luy donnaſſent la premiere Place vacante. Comme la qualité de Juge ne laiſſeroit plus recevoir ſes Ouvrages, les autres auroient plus de courage à travailler. Ces deux Pieces ayant eſté leuës, Mr Cordemoy qui eſt de leur Corps, & Lecteur de Monſeigneur le Dauphin, en leur deux autres de Proſe ſur des Sujets diférens. Elles eſtoient d'un Preſident & d'un Avocat de Soiſſons qu'on ne m'a pû nommer, & avoient eſté envoyées par l'Acadé-

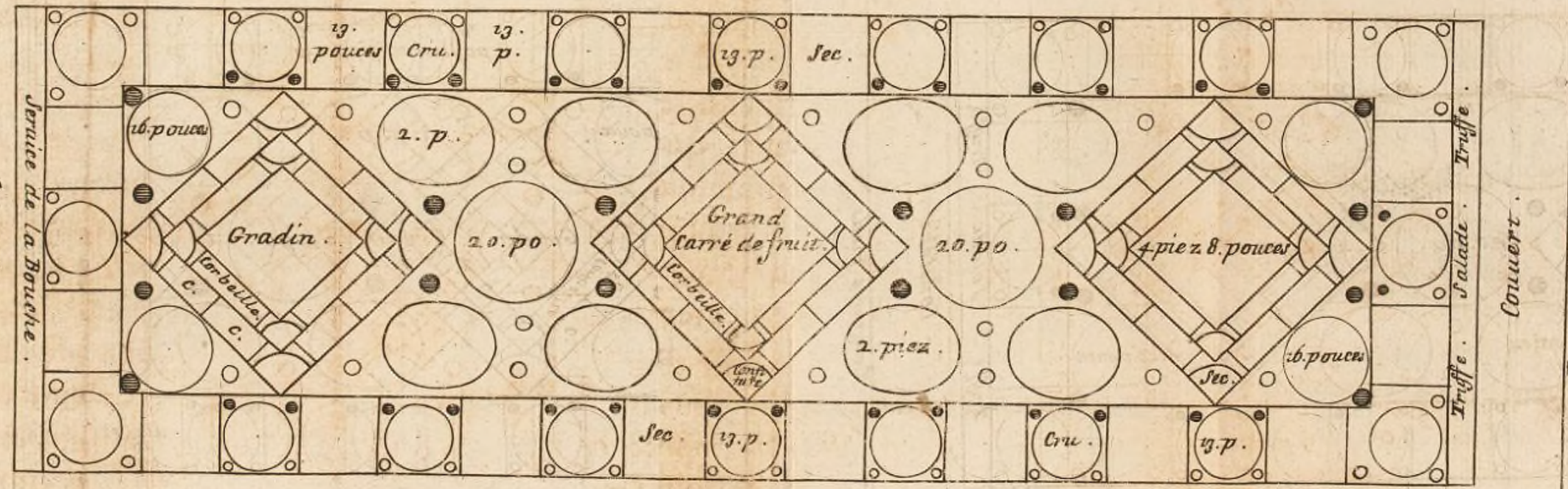
mie de cette mesme Ville; qui doit ce tribut à celle de Paris par une des Loix de son Etablissement. Il y en a une autre qui l'oblige à ne prendre pour son Protecteur qu'un des Quarante qui composent l'Académie Françoise, & c'est ce qui luy a fait choisir Monsieur le Cardinal d'Estrées qui en est. Ces Lectures furent suivies d'un Panégyrique du Roy que fit M^r l'Abbé Tallemant, en décrivant toute la Campagne. Il parla avec une liberté qui faisoit

voir qu'il estoit maistre de ses pensées, & qu'il ne cherchoit point ce qu'il disoit. Il s'exprima par des termes si choisis, & tout ce qu'il dit fut prononcé avec tant de grace, qu'il auroit pû faire valoir des choses médiocres; mais outre qu'on n'en peut dire sur une si éclatante matiere, jamais il n'y eut Discours si éloquent. Les grandes Actions du Roy furent peintes avec les plus vives couleurs. Tout estoit également fort, rien d'ennuyeux, rien de

languiſſant. La joye eſtoit marquée ſur le viſage de ſes Auditeurs, & il eut celle de ſe voir obligé plus d'une fois de s'interrompre luy meſme pour laiſſer finir les applaudiſſemens qu'il recevoit. Enfin, Madame, ſi le Roy ne ſe rendoit tous les jours loüable par une infinité d'endroits nouveaux qui ſurprennent autant qu'ils donnent ſujet de l'admirer, je ne croy pas que perſonne oſaſt entreprendre de le loüer apres Mr l'Abbé Tallemant. Auſſi,

Longueur 24. pieds.

Couuert.



quand il eut finy, il eut beau demander, comme on fait ordinairement, si quelqu'un des Académiciens n'avoit rien à lire, chacun se leva, & dit tout haut, qu'apres ce qu'on venoit d'entendre, on ne pourroit plus rien trouver de beau, & qu'il en falloit demeurer là.

J'ay bien de la joye, Madame, de voir par vos Remarques sur l'Ouvrage de Mr de la Monnoye, que vous estes tombée dans mes sentimens. Tous les

endroits que vous loüez m'avoient extrémement plû, & j'ay trouvé comme vous sa Poëfie toute rianre. Il est vray que la matiere en estoit bien favorable, & que l'Education de Monfeigneur le Dauphin qu'on avoit choisie cette année pour Sujet de la Piece de Vers, offroit de grandes idées à l'Esprit. Que ce jeune Prince en a! & qu'il estoit difficile que la Nature aidée du secours des plus habiles Maistres que la France luy air pû donner,

ne fist pas en luy un de ses Chef-d'œuvres les plus accomplis! Ce n'eſt point aſſez de dire qu'il n'ignore rien, on peut adjoûter ſans flaterie qu'il excelle dans tout ce qu'il ſçait. Il a une ſi parfaite connoiſſance des Fables, que dés ſes premieres années il ne voyoit point de Tapiſſerie qui en repreſentaſt quelqu'une, qu'il ne l'expliquaſt auſſitoſt. Il ſçait tres-bien les Matématiques, il deſſigne & grave admirablement, & on fut ſurpris un jour

qu'estant entré chez Mr Sylvestre, en passant par les Galleries du Louvre, il prit un Burin, & grava sur le champ un Païsage qui meritoit toutes les loüanges qu'il reçeut. Il a gravé le Chasteau de S. Germain, dont ayant donné une Estampe à Monsieur de S. Aignan, ce Duc à qui la vivacité d'Esprit n'a jamais manqué, fit cet Inpromptu pour luy rendre graces d'un si agreable Présent.

SUR LE CHASTEAU DE S. GERMAIN,

Gravé par Monseigneur le Dauphin.

GRaveur Auguste & sans égal,
Qu'apres le Grand Loüis *tout l'Vnivers admire,*
Quand on vous verroit peindre & graver assez mal,
Quel Censeur oseroit y trouver à redire?
Mais on vous voit brillant comme un autre Soleil
Effacer le renom de Lisippe & d'Apelle;
Vous trouver toûjours sans pareil

N'eſt pas une choſe nouvelle.
Pour moy je ne ſçaurois, à moins
d'un Inpromptu,
Vanter le beau Preſent qu'il vous
plaiſt de me faire,
Le langage des Dieux, de la haute
Vertu
Eſt la récompenſe ordinaire.
Si mõ deſſein eſt un peu temeraire,
I'en obtiẽdray peut-eſtre le pardõ
En vous diſant d'une voix animée
Qu'un jour malgré les coups, la
poudre, la fumée,
Les cris, l'acier luiſant, & le bruit
du Canon,
Vous graverez encor mieux voſtre
Nom
Au Temple de la Renommée.

Voicy de quelle maniere on a fait parler ce meſme

Chasteau de S. Germain sur la mesme Graveure.

CEluy dõt la main m'a gravé,
Bientost par mille Exploits tous
rayonnans de gloire,
Se burinant luy-mesme au Temple
de Memoire,
S'en va dans ce grand Art estre un
Maistre achevé.

Ce Quatrain est de Mr de Tierceville-Mahaut, à qui Monsieur le Duc de Montausier, qui a pour luy beaucoup d'estime & de bienveillance, avoit fait voir ce petit Ouvrage de

Monſeigneur le Dauphin. C'eſt un Gentilhomme que ſon merite rend aſſez connu. Quand une infinité de Sonnets, de Madrigaux, & d'autres Pieces galantes qu'on a veuës de luy, n'auroient pas fait connoiſtre qu'il a autant de feu que de délicateſſe dans l'Eſprit, il ne faudroit que l'entendre pour en eſtre perſuadé. Sa converſation eſt fort agreable, & on eſt aſſuré de ne s'ennuyer jamais avec luy. Le ſoin que daigne prendre le Roy de dreſſer

des Memoires de sa main pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin, est une sensible marque de l'amour qu'il a pour ses Peuples, à qui par cette bonté qui luy est si naturelle pour eux, il voudroit laisser, s'il se pouvoit, un Successeur qui allast encor au dela de ses grandes qualitez. Sa Majesté qui a toûjeurs eu de tres-particulieres considérations pour toutes les Personnes qui ont l'honneur d'estre de son Sang, fait élever avec luy Mes-

sieurs les Princes de Conty & de la Roche-sur-Yon. Quelque haute que soit leur Naissance, on peut dire qu'elle n'est pas le plus grand de leurs avantages. Leur Esprit semble estre encor au dessus, & ils se montrent par là dignes Fils de feu Monsieur le Prince de Conty leur Pere, qui en avoit infiniment; & dignes Neveux de Son Alteſſe Sereniſſime Monsieur le Prince, dont les grandes lumieres ne font pas moins l'admiration de tout le monde,

que son extraordinaire valeur. On a veu encor auprés de Monseigneur le Dauphin des Enfans d'honneur d'une grande qualité, mais qui n'estoient pas moins considérables par les talens qui les accompagnoient. Ainsi ce jeune Prince n'ayant jamais veu que de l'Esprit dans tout ce qui l'a environné, estant fort éclairé de luy-mesme, & ayant pour Gouverneur Monsieur le Duc de Montausier, & Monsieur Bossuet ancien Evesque de

Condom pour Précepteur, on n'a point à douter qu'il n'atteigne ce degré de perfection que Sa Majesté luy souhaite. Vous avez entendu parler si avantageusement de l'un & de l'autre, que je ne puis presque vous en rien dire qui ne vous soit déja tres-connu. Monsieur de Montausier possede toutes les qualitez d'un grand Homme. Il a une rectitude d'ame qui le rend aussi peu complaisant pour ceux qui font mal, qu'il se montre zelé Protecteur de la Vertu.

Il prend toûjours le party de la Juſtice avec une ardeur incroyable, & ne louë que ce qui merite veritablement d'eſtre loüé ; mais ſes loüanges ne ſont point des paroles, ce ſont des choſes de fait dont toute la Cour retentit. Vous ſçavez qu'il eſt de la Maiſon de Sainte-Maure, dont l'ancienneté juſtifie aſſez la grandeur. Dés l'an mil dix il paroiſt que Goſſelin de Sainte-Maure eſtoit un des plus grands Seigneurs du Royaume ; & en 1334. on

a veu un Guillaume de Sainte-Maure Chancelier de France. Leur Posterité qui s'est divisée en plusieurs Branches, & qui ayant toûjours pris de tres-grandes Alliances, en a donné aux plus Illustres Maisons, s'est continuée par vingt degrez de descente directe de masle en masle, jusqu'à Monsieur de Montaufier, à qui le Marquisat qui porte ce nom, érigé en Duché, appartient en propre. Il fut transmis il y a pres de quatre cens

ans à la Maiſon de Sainte-Maure par une des Filles d'un Duc d'Angouleſme. Je ne vous parleray ny de ſon courage, ny de ſa valeur. La France en a eſté témoin, auſſi-bien que l'Italie, la Lorraine, l'Alſace, & l'Allemagne. Dans les derniers Mouvemens fomentez par les Ennemis de la Couronne, non ſeulement il maintint dans l'obeïſſance du Roy les Provinces de Xaintonge & d'Angoulmois dont il eſtoit Gouverneur; mais a-

pres avoir rejetté avec une fidelité inviolable les Propositions avantageuses qui luy furent faites pour l'obliger d'entrer dans le party des Rebelles, il chassa les Ennemis des Places de Xaintes, de Taillebourg, & de Tallemont, dont ils s'estoient emparez ; & les ayant poursuivis, quoy que fort inégal en nombre, il chargea & défit une partie de leur Armée à Montanié en Périgord, sans qu'une blessure qu'il reçeut au bras, & dont il est demeuré estropié,

estropié, luy fit rien relâcher de la vigueur avec laquelle il se signala dans une si glorieuse occasion. Le Gouvernement de Normandie ayant vaqué par la mort de feu Monsieur de Longueville, Sa Majesté l'en gratifia, tant en considération de ses services, que de ceux qu'Hector de Sainte-Maure son Frere aisné avoit rendus à l'Etat, non seulement en defendant Rosignan dans le Montferrat contre le Marquis de Spinola, mais en plusieurs autres occasions, & sur tout dans la Valteline, où il fut tué en forçant les Bains de Borino, & menant l'Avantgarde de l'Armée que commandoit feu Mr le Duc de Rohan.

Monsieur l'Evesque de Con-

dom qui a succedé à feu Mr le Président de Perigny dans la Charge de Précepteur de Monseigneur le Dauphin, a prêché longtemps avec un succés qui l'a rendu digne de la réputation qu'il s'est acquise. Il mene une vie fort exemplaire, & n'ayant pas moins de pieté que de doctrine, il ne peut inspirer à ce jeune Prince que des sentimens conformes au dessein pour lequel le Roy luy a fait l'honneur de le choisir. Il a beaucoup de douceur, des manieres aisées & insinuantes, qui jointes aux favorables dispositions qu'il a trouvées dans l'Esprit de cet Auguste Disciple, y font passer adroitement, & sans qu'il ait lieu de s'en rebuter, toutes les

connoissances qui peuvent estre de son employ. Il est de l'Académie Françoise, aussi-bien que Mr Huet Sous-Précepteur de ce Prince. C'est un Homme d'une fort grande érudition, à qui nous devons plusieurs Manuscrits des Ouvrages d'Origene, qui n'avoient jamais esté publicz. Vous vous plaindriez, Madame, si je finissois l'Article de l'Education de Monseigneur le Dauphin, sans vous parler de Mr Milet qui en est le Sous-Gouverneur. Les Négotiations dans lesquelles il a esté employé par Mr le Cardinal de Richelieu & par Mr le Cardinal Mazarin, tant dedans que dehors le Royaume, font une marque incontestable de son me-

rite. Il eſt Mareſchal des Camps & Armées du Roy, & a eſté envoyé par Sa Majeſté en Allemagne & en Pologne, où il a tres-utilement ſervy.

Mr Blondel qui enſeigne les Mathématiques à Monſeigneur le Dauphin, eſt auſſi Mareſchal de Camp. On l'a employé quelque temps aux Indes. Il a eſté Capitaine de Galere & de Vaiſſeau, & Envoyé extraordinaire à Conſtantinople, en Suede, & aupres de l'Electeur de Brandebourg. Il a beaucoup de littérature, & a fait pluſieurs Livres qui n'en laiſſent point douter. Il en a mis au jour quelques autres de Fortifications & de Mathematiques, fort eſtimez des François & des Etrangers. Il a

travaillé en particulier aupres du Roy, qui le considere. C'est luy qui a fait le nouveau Plan de Paris, & qui a donné les Desseins des nouvelles Portes, & du nouveau Rampart en forme de Cours.

Je ne vous diray rien de Mr Sylvestre, qui a montré à dessigner à Monseigneur le Dauphin, & qui est un tres-habile Homme dans son Art, aussi-bien que tous les autres Maistres qui ont de l'employ aupres de ce jeune Prince.

Selon l'ordre des choses, vous devriez trouver icy un grand Article de Guerre; car qui auroit crû qu'apres nous avoir laissé faire une si glorieuse Campagne, les Ennemis n'eussent

osé profiter de la fatigue de nos Troupes, & n'euſſent fait tant d'appreſts & de ſi puiſſantes jonctions, que pour mieux relever les avantages de la France, en faiſant voir quatre Armées, plus fortes à la verité que les noſtres, mais trop foibles encor pour nous attaquer, tous affoiblis que nous devions eſtre par nos Conqueſtes du Mois de Mars? C'eſtoit un Torrent capable de tout entraîner, ſi trouvant une Digue à l'épreuve de ſa plus redoutable furie, il n'euſt eſté contraint de ſe renfermer, & de conſumer ſes inutiles efforts à bondir contre luy-meſme par l'impoſſibilité de s'étendre. Voyez, je vous prie, quelle eſtoit leur Armée de Flandre.

Vous y trouverez les forces de huit ou neuf Puiſſances Souveraines, dont quelques-unes ſe ſont autrefois défenduës ſeules contre la France, & dont les autres ont eſté aſſez fortes pour ſecoüer le joug de l'Eſpagne, & la réduire apres plus de quarante années de guerre, à ceder à des Sujets revoltez l'indépendance qu'ils uſurpoient. Si vous voulez reflechir ſur l'Armée qu'ils avoient en Allemagne, quels progrés ne croirez-vous point qu'elle ait dû faire ? Elle eſtoit compoſée de ces vieilles Troupes de l'Empereur qui ont ſi ſouvent batu les Otomans; de ces intrépides Cuiraſſiers dont le ſeul nom inſpire de la terreur; de ces Hommes ſortis

de Familles qui n'ont jamais eu d'autre habitation que le milieu d'un Camp, & qui nez au bruit de la guerre de Meres auſſi endurcies au travail que leurs Peres, n'ont preſque point veu de Villes que pour les aſſieger ou les défendre, de Villages que pour les brûler apres les avoir pillez, ny d'Ennemis que pour les traiter auſſi impitoyablement qu'ils traitent les Turcs, pour qui l'habitude de verſer du ſang les a dépoüillez de toute ſorte d'humanité. Ils ne pouvoient eſtre plus avantageuſement ſoûtenus que par les vieilles Troupes de Lorraine, qui ayant appris leur Meſtier ſous leur defunt Duc, grand & ruſé Capitaine s'il en fut jamais,

n'eſtoient pas moins accoûtu-
mées qu'eux aux incendies &
au pillage. On ſçait meſme que
c'eſtoit une neceſſité pour elles
de chercher à vivre de rapines,
puis qu'elles ont eu rarement
une autre ſolde. Joignez à cela
qu'ayant combatu par tout ſous
leur Prince, ou ayant eſté loüées
par luy à divers Etats, elles ſça-
vent tous les Païs, & qu'ainſi
il leur eſtoit aiſé de ne faire
point de fauſſes Marches. Il ne
l'eſtoit pas moins à l'Armée
des Cercles commandée par le
Prince de Saxe-Eiſenach, de
montrer que les forces de tant
d'Etats qui la compoſoient ne
s'eſtoient pas inutilement unies.
Elle paroiſſoit redoutable, &
eſtant ſur les bords de ſon Païs,

elle ne devoit manquer de rien. Pour celle de Catalogne, ma derniere Lettre vous a déja marqué l'état où elle se trouvoit, quand les Espagnols prétendant faire une grande diversion de ce costé-là, eurent amassé de nombreuses Troupes, d'autant plus considérables, qu'elles estoient formées de la plus grande partie de la Noblesse de leurs Royaumes, qui avoit abondance de toutes choses. Si vous me demandez ce que ces quatre grandes Armées ont produit, apprenez-le de nos Ennemis, qui avoüent eux-mesmes qu'elles n'ont rien fait. Nous sommes si accoûtumez à leur voir perdre tout le temps de la Campagne, que nous

commençons à n'en estre plus surpris ; mais qui viendroit d'un nouveau Monde, & apprendroit tout d'un coup que tant de forces liguées de tous costez contre le Roy, n'auroient ny empesché ses Conquestes, ny reparé leurs pertes par aucune entreprise avantageuse, ou regarderoit ses triomphes comme des triõphes fabuleux, ou seroit persuadé que la France seule est aussi puissante que le reste de l'Europe ensemble. Nos grands succés donnent assez sujet de le croire ; mais quel que soit le courage de nos Troupes, & quelque prudence qui ait accompagné la valeur de nos Generaux, il a fallu, pour les remporter, que le Prince dont les ordres font

tout mouvoir, n'en ait jamais donné que de bons; que le Ministre qui agit sous luy, les ait toûjours fait executer à propos; que la prévoyance n'ait manqué en rien; que les vivres, que l'argent, que tout ait esté fourny juste; & avec tous ces avantages, nous sommes encor obligez de reconnoistre qu'il y a eu quelque chose de plus qu'humain dans la conduite d'un Prince, dont le Ciel benit les armes, & dont il prend visiblement soin apres nous l'avoir donné. Cette verité vous sera sensible, quand vous ayant appris en peu de mots les rencontres des Partis, & les divers mouvemens de toutes les Troupes ennemies depuis ce que je

vous en écrivis la derniere fois, je vous auray fait remarquer que quatre grandes Armées ont moins fait pendant cette Campagne que la seule Garnison de Mastric. Voyez apres cela si on n'a pas lieu d'admirer la France, le grand Prince qui la gouverne, les Ministres qu'il employe, les Commandans de ses Armées, ses Officiers, ses Soldats; & de dire que si nous souhaitons la Paix, ce ne peut estre que par bonté pour nos Ennemis, puis que la Guerre nous est une continuelle occasion de Victoires.

Je reprens la Levée du Siege de Charleroy, dont j'ay de nouvelles particularitez à vous dire. A l'arrivée des Ennemis, Mr le

Comte de Montal estoit à cheval hors de la Place pour les observer. Il fit bruler quelques Maisons écartées dont ils auroient pû se servir, & on acheva une Demy-Lune & des Retranchemens palissadez à la teste de deux Digues. Il y en eut une autre coupée. Les Assiegeans couvrirent le Quartier du Prince d'Orange par quatre Redoutes. Jamais il n'y eut de Lignes si éloignées d'une Place que celles qu'ils firent. Mr de Combron Ingénieur, qui s'estoit chargé d'un Billet pour Mr de Montal, trompa l'Armée ennemie, & la traversa vestu en Soldat d'un de leurs Regimens. Ce Billet marquoit l'arrivée de Monsieur le Mar-

quis de Louvoys. On tira le Canon de la Place pour faire connoistre qu'on l'avoit reçeu. On y témoigna beaucoup de joye de la venuë de ce vigilant Ministre, & toute nostre Armée fit éclater celle qu'elle en ressentit. Sa diligence, & celle que Monsieur le Duc de Luxembourg fit faire extraordinairement à ses Troupes, mirent l'épouvante dans le Camp des Ennemis. Mr Chéladet Capitaine du Regiment de Mr de Montal, les alla reconnoistre avec quarante Maistres. Il fut soûtenu de quelques autres, & se retira apres la décharge qu'il fit sur une petite Garde. Les Assegeans reprirent courage, & firent travailler à leurs Li-

gnes avec grand empreſſement; mais cette ardeur leur dura peu. Leurs Bombes & leurs Boulets furent chargez dés le lendemain, ils firent partir leur Canon & leurs équipages, & prirent le chemin de Bruxelles. Ils le prirent eux-meſmes un jour apres. Mr le Marquis de Montal Fils du Comte de ce nom, en fut avertir Mr le Duc de Luxembourg & Mr le Marquis de Louvoys. On ne pût joindre les Ennemis, parce que le Pont ſur lequel ils avoient paſſé la Sambre ſe trouva défait. Les Mouſquetaires de Mr de Larriez & Mr le Comte de Montal, avec les Mouſquetaires & les Grenadiers du Roy, les ſuivirent. Le Regiment de Montal, & les

Dragons, passerent au gué, mais ce fut inutilement, la peur leur avoit donné des aisles, & jamais Fuyards n'en eurent de si legeres. Leur Infanterie ayant passé le Piéton avec une diligence incroyable sur deux Ponts qui furent rompus, ils gagnerent les Bois, & se mirent à couvert de la poursuite des Nostres. Ils avoient tenu Conseil de guerre avant que de lever le Siege, & trois choses leur en firent prendre la résolution. Ils avoient sçeu le bon état de la Garnison & de la Place, & ne douroient point que Mr. de Montal ne leur en disputast vigoureusement les approches. La difficulté de recevoir des Convois qui leur estoient cou-

pez de tous coſtez les embaraſ-
ſoit, & ils ne s'eſtoient pas at-
tendus à voir ſi toſt arriver nos
Troupes. On peut dire à l'a-
vantage du Prince d'Orange,
que jamais il n'a conclu à rien
de ſi judicieux qu'à la Levée de
ce Siege, auquel il ne pouvoit
s'opiniâtrer ſans faire périr ſon
Armée. Dés qu'elle eut eſté
réſoluë par toutes les voix, on
mit en délibération quelles
Troupes ſeroient à l'Arriere-
garde. Le Lieutenant General
Chauvet, commandant celles
de Brunſvic & d'Oſnabruc
parla le premier, & dit qu'il
n'avoit ordre de les expoſer que
pour un Siege ou une Bataille.
Le Commandant de Munſter
s'excuſa ſur les meſmes raiſons;

& le Prince d'Orange ayant voulu engager le Duc de Villa-Hermosa à faire ce que les deux autres refusoient, il s'en défendit sur le péril où seroit le reste des Païs du Roy son Maistre, si ses Troupes estoient défaites par les François. Comme ils ne pûrent s'accommoder qu'en tirant au Sort, il tomba sur le Duc de Villa-Hermosa. Le chagrin qu'il en eut luy fit imputer la Levée du Siege au Prince d'Orange. Ce Prince en fut piqué, & pour repousser l'injure, il luy dit assez fierement, *Que s'il avoit autant de François dans ses Troupes qu'en avoient eu ses Ancestres, il viendroit plus aisément à bout de ses entreprises.* Il eut raison de se

fâcher, on l'insultoit apres luy avoir manqué de parole, en ne luy fournissant pas tout ce qu'on luy avoit promis pour le Siege qui causoit leur démesslé. Cette dispute n'empescha pas ce Prince de proposer le Siege de Mastric ; mais le General Espagnol s'y opposa, & dit que l'Armée du Roy qui seroit libre p ndant ce Siege, feroit de nouvelles Conquestes en Flandre. Cependant ces Generaux ne pouvant se résoudre à finir la Campagne sans aucun exploit, attaquerent la Ville de Binch. C'est une de ces Places qui n'estant point fortifiées, sont toûjours aux moindres Corps de Troupes qui passent aux environs. Ils firent venir un Mortier

& du Canon, & n'eurent besoin que de quatre à cinq mille Hommes pour en forcer soixante & dix qui la gardoient. Ils la brulerent pour marque de leur victoire, & aussi tost Messieurs le Duc de Villeroy, de Sourdis, & de Chamilly, furent commandez pour aller bruler les Fauxbourgs de Gand, en represaille de cet incendie. Cette particularité vous fait voir que les François ne font jamais rien qu'avec justice, & que s'ils se portent à quelqu'une des horreurs qui suivent la Guerre, ils y sont toûjours contraints par leurs Ennemis. Voicy comme se passerent les choses. Mr le Duc de Villeroy fut à peine entré dans le Païs

de Vaës, que le Grand Bailly de Gand estant venu au devant de luy, l'assura du payement des Contributions dont on estoit convenu l'année derniere, & luy demanda trois heures pour s'en acquiter. Sa demande luy fut accordée; & Mr de Villeroy, apres avoir attendu plus de temps qu'il n'avoit promis, fit mettre le feu à un Chasteau. Personne ne revint; ce qui l'obligea à le faire mettre encor à un des Fauxbourgs de Gand, & enfin tout s'accommoda par le retour du Bailly qui paya la somme arrestée. Pendant ce temps, plusieurs Détachemens avoient esté faits pour empescher les courses des Ennemis. Mr de Quincy estoit

d'un costé, Mr de S. Rhut d'un autre, & Mr le Comte de S. Geran sous Ath, ayant ordre de s'avancer vers Valenciennes, si les Ennemis tournoient de ce costé-là. C'est ainsi que Mr de Luxembourg prévoit à tout avec une vigilance merveilleuse. Il s'estoit avancé luy-mesme avec Mr de la Cardonniere, à une demy lieuë de Bruxelles; & quoy qu'il n'eust pas dix mille Hommes avec luy, sa presence mit une telle épouvante dans cette grande Ville, que le Conseil des Bourguemestres s'y assembla aussitost. Quelques-uns d'entr'eux se croyant abandonnez des Espagnols, estoient d'avis qu'on députast à ce General, mais quatre

mille Hommes des leurs qui se jetterent dans la place, leur firent changer de dessein.

Quoy que les Nostres eussent apperçeu ces Troupes au dela de l'Escaut, il fut impossible d'aller à elles à cause de nos Ponts qui n'estoient pas prests. Cette course eut le succés qui l'avoit fait entreprendre, puis qu'elle divisa les forces des Ennemis. Il y eut quelques coups donnez. Monsieur le Comte de Soissons qui ne voit point de péril où il y a de la gloire à acquerir, y fit paroistre la boüillante ardeur qu'il ne manque jamais d'avoir dans ces sortes d'occasions; mais son courage fut fatal à un Gentilhomme des siens qui le suit toûjours

toûjours de pres, & qui reçeut un coup de Mousquet à la jambe gauche, qui luy a cassé le petit os entierement, & le gros à moitié. Comme il est fort aimé, son malheur intéressa les principales Personnes de l'Armée, & Mr de la Cardonniere en particulier. Monsieur le Comte de Soissons qui l'estime, en fut touché sensiblement, & aida luy-mesme à le porter dans une Cabane de Païsans. Il l'y fit penser, & voyant que ses mouchoirs qu'il donna ne suffisoient pas, il déchira jusqu'à sa chemise pour le secourir. Comme vous estes bienfaisante & genereuse, je ne doute point, Madame, que vous ne trouviez ce Prince aussi loüa-

ble par ces marques de bonté pour une Perſonne qui eſt à luy, qu'il vous le paroiſt par tant de choſes qui le rendent digne des grands Noms qu'il porte. Le Gentilhomme dont je vous parle eſt Mr de Malou, qui danſoit d'un ſi bel air, & qui chante avec une ſi grande juſteſſe. Il s'eſt diſtingué en mille endroits par ſes bonnes qualitez, & on ne peut avoir plus d'Amis illuſtres qu'il en a, ny plaire à plus d'Amies raiſonnables. Cet accident a touché icy beaucoup de Gens, & Madame la Princeſſe de Carignan qui s'eſtoit privée de luy pour donner à Monſieur le Comte de Soiſſons, ſon Petit-Fils, un Homme aſſuré qui ne l'aban-

donnaſt jamais, a fait paroiſtre aſſez ouvertement l'eſtime qu'elle en fait, par la douleur qu'elle a témoignée de ſa bleſſure. Si Bruxelles a eu de la terreur d'un coſté, Anvers a tremblé de l'autre. Mr de Roſamel ayant eſté détaché par Mr de la Cardonniere avec cent cinquante Maiſtres pour aller ſçavoir ſi les Ennemis n'avoient aucunes Troupes en Corps, s'acquita de cet employ avec une bravoure ſinguliere. Il eſtoit obligé de paſſer devant un Fort qui n'eſt qu'à demy heure d'Anvers. Les Ennemis luy demanderent le *Qui vive?* Il répondit, *Orange.* On s'informa de quel Regiment il eſtoit, il en nomma un ; & ſur ce qu'on

voulut ſçavoir ce qu'il alloit faire, il dit qu'il eſtoit envoyé par le Prince d'Orange pour porter des nouvelles au Gouverneur d'Anvers. Il fut crû ſur ſes réponſes, & les Ennemis l'ayant laiſſé paſſer, il arriva à la Barriere de cette Ville. On luy fit les meſmes queſtions, & apres qu'il eut répondu les meſmes choſes qu'il avoit dites à ceux du Fort, la Barriere luy fut ouverte. Il y entra, & fit tuer un Sergent avec trois ou quatre Soldats, & mettre le feu à quelques Barreaux qui eſtoient proches. La Ville fut alarmée. Les Habitans prirent les armes, croyant que cet Officier eſtoit ſuivy de toutes nos Troupes. Il ſe retira par le

meſme chemin qu'il avoit tenu en venant, & demanda à ceux qui gardoient le Fort, s'ils ne vouloient rien mander au Prince d'Orange, ou à quelques Officiers de ſon Armée. Ils ne mirent aucun obſtacle à ſon retour, & pour les en remercier, il rangea ſa Troupe en Eſcadron au dela du Fort, & par une ſalve fort gaillarde, il leur fit connoiſtre ce qu'il eſtoit. Les Ennemis ne ſont venus à bout d'aucun de leurs deſſeins, quelque peu conſidérable qu'il ait eſté. Ils vinrent ces derniers jours avec grande diligence pour couper Mr de Joyeuſe qui commandoit un Corps ſeparé, aſſez éloigné de Mr de Luxembourg, mais ils réüſſirent à leur

ordinaire. Voila jusqu'à aujourd'huy la Campagne de Flandre des Ennemis. Ils l'ont commencée par la perte d'une Bataille, continuée par de redoutables appresſts & des menaces d'aſſieger nos plus fortes Places, & finie par la prompte Levée du Siege de Charleroy. Le reſte de la noſtre a eſté employé de ce coſté-là, à faire payer des Contributions à tout ce qui reſte de Païs aux Eſpagnols, & á quelques endroits de celuy des Hollandois; & ces Braves qui devoient tout prendre, ſont contraints de ſéparer leurs forces pour couvrir ce qu'ils craignent que nous ne leur emportions. L'Armée de l'Empereur, toute formidable

qu'elle estoit, n'a pas fait de plus grands progrés. Vous l'avez déja veuë bien au dela de Mouson, Village sans Habitans, dont elle s'estoit emparée, & qu'elle fut obligée d'abandonner, poursuivie dans sa retraite, & faisant toûjours quelque perte considérable. Elle a esté souvent réduite à s'arrester dans sa marche, par la crainte d'estre attaquée; & ces vieux Soldats aguerris n'ont pas crû quelquefois estre en seûreté dans leurs Quartiers. Ils rompent leurs Ponts par tout où ils passent, ce n'est pas chercher le combat. Il est vray que le dépit de se retirer apres tant de fatigues inutilement soufertes, leur a fait brûler des Eglises;

celle de Boymont en eſt une preuve ; mais hors les incendies, les moindres choſes leur ſont difficiles. Ils n'ont oſé attaquer la Petite-Pierre, ny Phalſbourg. Ils ne peuvent aller en Alſace ſi facilement qu'ils l'avoient crû. Ils cherchent à vivre, & Monſieur le Mareſchal de Créquy eſt toûjours aſſez pres d'eux pour faire avorter tous leurs deſſeins. Il envoya dernierement Mr d'Enonville Colonel du Regiment des Dragons de la Reyne, avec ſon Regiment, pour faire ſortir du Chaſteau de Dimerenken la Garniſon qui eſtoit dedans. Comme elle refuſa de ſe rendre, Mr le Mareſchal détacha deux cens Hommes d'Infan-

terie commandez par Mr de Courcelles, qui d'abord qu'il fut arrivé, leur fit entendre qu'il avoit deux mille Hommes de pied avec du Canon, & qu'il les feroit tous pendre s'ils resistoient. Cette adroite menace les étonna tellement, que sans examiner s'ils la devoient craindre, ils mirẽt les armes bas, & se rendirent Prisonniers de guerre. Il y avoit plusieurs Païsans dans ce Chasteau, qui en sortirent avec la Garnison. Mr de Courcelles s'acquit beaucoup d'estime par cette conduite, & Mr le Mareschal l'en loüa fort en presence des Officiers Generaux. Les Ennemis avoient pris la route de cette Place, mais ils s'en retournerent, ap-

prenans que nous en eſtions maiſtres. Ils s'épargneroient quelquefois bien des peines, s'ils ſe faiſoient mieux inſtruire des choſes. Un Lieutenant du Regiment d'Auvergne a défait une de leurs Gardes, tué cinquante Hommes, pris le Commandant, & emmené vingt-cinq Chevaux. Ils ont abandonné la Sarre & tous leurs deſſeins, & marchent dans un Païs ruiné. Il n'y a pas la moitié de l'Armée qui garde ſes rangs. En arrivant, pour commencer leur Campagne, le Prince Charles avoit mis ſur ſes Guidons, *Nunc aut numquam.* Vous ſçavez, Madame, ou vous le devez ſçavoir pour l'apprendre à vos Amies, que ces trois mots

Latins signifient, *Maintenant, ou Iamais*. Voicy une façon de Rondeau qu'un Homme d'aussi bonne humeur que spirituel, a fait là-dessus.

NUnc aut nunquam *est la Devise*
Que nos Ennemis avoient prise,
Croyãt tout ranger sous leurs Loix;
Et cependant depuis six mois
Ils n'ont fait aucune entreprise.

Pour justifier un tel choix,
Il faudroit que sur les François
Quelque Place eust esté conquise,
Nunc.

Apres que le plus grand des Rois
En plein Hyver en a pris trois,
Malgré la gelée & la bise,

L'Allemand & le Hollandois
Doivent rougir de leurs Exploits,
Aut nunquam.

Je devrois vous parler icy des Armées de Monsieur le Baron de Monclar, & de celle des Cercles, à laquelle nous avons fait repasser le Rhin ; mais comme je ne vous en ay encor rien dit dans aucune de mes Lettres, je reserve à vous faire un Recit entier de cette Campagne dans ma premiere, afin que vous en appreniez en mesme temps le commencement & la fin. Quant à l'Armée de Catalogne, le repos des Ennemis vous fait mieux voir que tout ce que je vous en pourrois dire, qu'il faut qu'ils ayent esté

bien batus, puis qu'apres avoir amaſſé tant de forces, ils n'ont rien entrepris depuis l'avantageuſe Retraite de Monſieur le Duc de Navailles. Voyez, Madame, par ce détail, ſi je n'ay pas eu raiſon d'aſſurer que la ſeule Garniſon de Maſtric avoit plus fait que tant de milliers d'Hommes. Elle a brûlé des Villages dans le Païs d'Elfe, appartenant au Duc de Neubourg. Elle en a brûlé dans celuy de Juliers, avec les Villes de Zittard & de Tongres, en repreſailles de Mouſon ; car, comme je vous l'ay fait remarquer d'abord, les François repouſſent, mais ne commencent jamais l'inſulte. Mr de Melac Colonel de Cavalerie, a mis

auſſi le feu à trois Chaſteaux des environs de Zittard, ſans que le Major General Spaën qui commande un Corps d'Alliez formé ſeulement pour s'oposer à la Garniſon de Maſtric, ait pû l'empeſcher ny rompre ſes Partis qui reviennent tous les jours chargez de butin. Tout le Païs de Juliers & de Gueldres l'appréhende, & celuy de Cologne eſt d'accord avec elle pour les Contributions.

Les Rencontres de Mer ne nous ſont pas moins glorieuſes que les Attaques de terre. Il y a dix ou douze jours qu'une Eſcadre d'Ennemis parut devant Fécam, compoſée de cinq Frégates Oſtendoiſes de 36. de

34. de 28. de 24. & de 18. Pieces de Canon. Elles chaſſoient un Vaiſſeau nommé le S. George, de 200. Tonneaux, de 22. Pieces de Canon, & de 120. Hommes d'équipage, commandé par le Capitaine d'Ohier de Dieppe, appartenant à divers Particuliers, & ſur tout au Sieur Rouxel de la meſme Ville. On l'avoit deſtiné pour les Indes. Sa charge montoit à cinquante mille écus, & le Baſtiment en vaut trente mille. Son bonheur voulut qu'il vint échoüer devant le petit Fort, & que cinquante jeunes Hommes qui s'y jetterent auſſitoſt, ſe joignirent à ceux de l'Equipage. Mr le Duc de S. Aignan avoit donné le commandement de ces cin-

quante Hommes de Fécam à Mr Godefroy, qui eſt un tres-brave Soldat, & qui fit des merveilles en cette occaſion. Cependant les cinq Frégates ayant le Pavillon François, tirerent environ cent coups de Canon à ce Vaiſſeau, & comme c'eſtoient tous Boulets à deux teſtes, ils couperent force cordages; & force Maneuvres avec l'Echelle, donnerent huit coups dans le corps du Baſtiment, emporterent la cuiſſe à un Matelot, & percerent quelques Maiſons des coups qui échaperent. Ces Frégates tinrent en ſuite une eſpece de Conſeil, apres lequel remettant le Pavillon d'Eſpagne, elles revinrent furieuſement à la charge, & quaſi à la

portée du Pistolet. Le Combat dura cinq heures, & elles tirerent du moins cinq cens coups de Canon, & deux mille de Mousquet, pendant que ceux du Vaisseau les attendoient à l'abordage, le Sabre à la main, & que deux Pieces de Canon, seules en état de cinq qui sont dans le Fort, leur tirerent cent cinquante coups. Leur Amirale & l'autre grande de 34, furent percées de cinq ou six coups à l'eau, ce qui les obligea de quiter le Combat l'une apres l'autre, & d'estre longtemps sur le costé pour reparer leur dommage. Tout le monde fit son devoir par les ordres de Mr de Longueil, qui, quoy que malade, fit tres-bien de faire dé-

fendre le Vaiſſeau avant l'arrivée de Mr de S. Aignan, lequel ayant appris cette nouvelle, & jugeant par le lieu où les Frégates demeuroient, qu'elles ne manqueroient point de revenir avec la marée, partit du Havre, gagna Fécam toute la nuit, & en y arrivant le matin, apperçeut les deux grandes Frégates ſous voile qui revenoient vers le Vaiſſeau. Comme le péril ne l'a jamais étonné, il y monta par les cordes du dehors, & les Ennemis s'eſtant approchez peu à peu, ils ſe tinrent encor quelque temps à la veuë de Fécam, & diſparurent tout à fait en ſuite. Alors Mr de S. Aignan, qui vouloit braver les Ennemis dans leur retraite, opina

à remettre le Vaisseau à flot, &
à ne leur point cacher sa route.
Apres qu'il eut tiré tout son
Canon par son ordre, il mit à
la voile sur les huit heures du
soir, & ce Duc ayant repris le
chemin le long de la Coste, ar-
riva au point du jour au Havre
en mesme temps que le Vais-
seau Jugez, Madame, de la joye
des Intéressez, & du Capitaine
qui le croyoient perdu sans re-
source. Tous ceux qui ont eu
part à cette Action, en ont re-
çeu beaucoup de louanges.
Mr l'Abbé de Cosse, Gentil-
homme de Marseille, & Frere
d'un Capitaine de Cavalerie du
mesme nom, entra dés le soir
dans le Vaisseau pour partager
le plaisir & la gloire de cette

défenſe. On a ſçeu d'un Capitaine Anglois arrivé depuis cette Attaque, qu'il avoit rencontré les cinq Frégates avec leurs Maneuvres en grand deſordre, ſur tout l'Amirale, qui avoit pluſieurs coups à l'eau, tout ſon Arriere briſé, & force Gens hors de combat. Les Ennemis luy ont dit que ce qui leur avoit fait conclure leur retour, eſtoit qu'ils avoient connu les Gardes de Mr de S. Aignan, & que s'eſtant apperçeus avec leur longue veuë, qu'il montoit luy-meſme dans le Vaiſſeau, ils s'eſtoient bien imaginez qu'on n'oublieroit rien pour ſa défenſe. Ce témoignage eſt bien glorieux pour ce Duc, qui joignant la liberalité à tant d'au-

tres vertus qui l'accompagnent, ne se contenta pas de récompenser ceux de l'Equipage par des loüanges, mais leur donna de l'argent pour s'estre si dignement acquittez de leur devoir. Ce fut là-dessus qu'un agreable Esprit de Fécam fit ces deux Vers, en parlant de luy à luy-mesme.

Il les mit en état de ne craindre
plus rien,
Et les récompensa d'avoir sauvé
leur Bien.

Les principaux Intéressez ont esté ravis de la maniere dont ce Duc s'est pris pour sauver leur Vaisseau contre toute apparence, & mesme contre leur attente.

C'eſt vous entretenir trop long-temps de Guerre. Je change de matiere, & paſſe à un Sujet de Procés qui eſt arrivé icy depuis peu, & qui vous paroiſtra aſſez extraordinaire. Un Gentilhomme paſſant à pied dans la Ruë avec deux Laquais, ſe ſentit couvert d'eau qu'on luy jetta tout-à-coup d'une Feneſtre. Il leva les yeux en haut pour voir l'Autheur de l'inſulte, & apperçeut un gros Singe qui ayant pris plaiſir à l'arroſer, prétendoit encor ſe divertir à luy caſſer la teſte d'un Pot qu'il tenoit. Le Gentilhomme évita le coup en reculant, & ne fut pas moins chagrin de la méchante odeur que contracterent ſes cheveux

en un moment, qu'il avoit eſté
ſurpris de la ſubite inondation.
Les Laquais qui mirent leur
honneur à vanger leur Maiſtre,
ramaſſerent les débris du Pot,
& penſant les jetter contre ce
malicieux Animal qui faiſoit des
gambades en grinçant les dents,
ils les jetterent malheureuſe-
ment de travers contre un
grand Miroir qui eſtoit attaché
à coſté de la Feneſtre. La Maiſ-
treſſe du Logis entroit alors dãs
ſa Chambre. Elle eſtoit ſuper-
ſtitieuſe & avare. Le bruit du
coup l'inſtruit de ſa perte, &
un Miroir caſſé la fait ſoufrir
doublement. Elle crie au meur-
tre. Grande rumeur dans le voi-
ſinage. Son Cocher ſort avec
trois Laquais armez de tout ce

qu'ils peuvent rencontrer ; ils donnent fur ceux du Gentilhomme, qui ſe croit obligé de les ſecourir. L'un eſt renverſé par terre, l'autre a le bras percé d'une Broche, & l'Epée du Maiſtre auroit peut-eſtre eu peine à le garantir luy-meſme des longues Armes qu'on luy oppoſoit, ſans un vieux Conſeiller qui les ſepare, & qui interpoſe ſon autorité pour prendre connoiſſance de l'affaire. La Dame qui ſçait que le Gentilhomme luy parle, vient promptement luy porter ſa plainte. Elle ne demande pas ſeulement qu'on luy paye ſon Miroir caſſé, elle veut qu'on luy réponde de tout ce qui luy doit arriver de ſiniſtre apres un accident de ſi triſte

triſte augure. Le Gentilhomme de ſon coſté n'a pas de legeres prétentions. Outre ſon Laquais percé de la Broche, qu'il faut qu'on luy rende ſain & ſauf, il ſoûtient qu'on luy doit faire raiſon de l'infection de ſa Chevelure. Le Conſeiller les écoute, & ſans vouloir prononcer, quoy qu'ils le faſſent Arbitre du diférend, il porte la Dame à ſe conſoler de ſon Miroir, & le Cavalier à ſe mettre en frais d'Eſſences pour reparer le deſordre de ſes cheveux. Je ne ſçay ſi la Dame qui eſt un peu obſtinée, en voudra demeurer là, mais je croy qu'en bonne juſtice le Singe devroit eſtre condamné aux deſpens. Cependant le Gentilhomme s'eſt di-

verty de ſon avanture, en l'écrivant à une Dame qu'il eſtime tres-particulierement. On peut croire que cette eſtime va loin, & que l'intelligence eſt forte entr'eux, puis qu'il luy a envoyé ſon Portrait comme un préſervatif aſſuré contre le chagrin de ſon abſence. Il s'eſt fait peindre avec une Couronne ſur la teſte, pour avoir lieu de luy proteſter galamment qu'il n'en veut une que pour la mettre à ſes pieds. La Dame en ſeroit fort digne, ayant de la beauté, de l'eſprit, & aſſez de naiſſance, pour n'eſtre pas embaraſſée du rang où un ſemblable préſent la mettroit. Je crains bien pourtant que ce Portrait envoyé ne faſſe une Affaire au Gentil-

homme, car le Paquet fut ouvert en presence d'une Dame d'un fort grand merite, à qui ses hommages n'ont point déplû, & qui le considérant assez pour luy avoir dit souvent qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, aura pû se chagriner de ce qu'il semble qu'elle ne soit pas la seule maistresse de son cœur. Ce Procés devroit estre plus redoutable au Cavalier que celuy du Singe. La chose le regarde. C'est à luy d'y mettre ordre. Il a de l'esprit, & comme il entend fort bien raillerie, je ne doute point qu'en matiere de vœux partagez, il ne trouve moyen de la faire entendre aux autres.

Le Mariage de Mademoiselle Ricoüart d'Erouville, dont le

merite eſt connu, ayant eſté arreſté avec Mr de la Levretiere Gouverneur de Condé, elle y fut menée au commencement de ce Mois, accompagnée de pluſieurs Dames de ſes Amies. Il vint au devant d'elle avec cinquante Officiers, & deux Compagnies de Dragons. Elle entra à Condé au bruit du Canon, toute la Garniſon eſtant ſous les armes, & les Hayes jonchées de Fleurs. Elle fut haranguée par les Officiers de la Ville, & par le Doyen à la teſte de ſon Chapitre, & mariée dés la nuit meſme dans la Chapelle de Mr le Gouverneur. C'eſt un Homme qui a tres-bien ſervy. Il eſt fort bien fait de ſa perſonne, a beaucoup d'eſprit &

de complaisance, un grand Equipage, & une tres-bonne Table.

De Condé je retourne encor à Nimégue, où mille plaisirs nouveaux délassent tous les jours ceux qui prennent le soin des grandes Affaires qui s'y traitent. Le Filles de Mr le Marquis de Spinola, avec les Dames de leur suite, y reciterent dernierement un Opéra en Italien. Tous les Ambassadeurs, les Ambassadrices, & tous ceux qui ont caractere de Ministre, s'y trouverent, à la reserve des Ambassadeurs de Brandebourg & de Hollande. Si j'apprens des particularitez de ce Divertissement, je ne manqueray pas de vous en faire part.

Je quite la plume, car à moins de prendre cette réſolution tout-à-coup, je voy bien que je ne finirois pas. J'attens le retour du Roy, pour vous faire un Journal entier des Divertiſſemens de Fontainebleau. Je vous le promets ſi remply, qu'il ſera nouveau en beaucoup d'endroits pour ceux-meſmes qui ont toûjours eſté ſur les lieux. J'y joindray un *Adieu aux Muſes*, dont je ſuis certain que vous ſerez tres-contente, auſſi-bien que de quantité d'autres Pieces & d'agreables Hiſtoires, que la groſſeur de ma Lettre m'empeſche de vous envoyer aujourd'huy. Pour vous conſoler de ce retardement, vous trouverez dans mon Paquet la Seconde

A Paris ce 30. Sept. 1692.

Partie de l'Heroïne Mouſquetaire. Je ſçay que c'eſt vous faire un preſent que vous aimerez. Puis que la premiere vous a tant plû, celle-cy ne vous doit pas moins divertir. Il y a des choſes tres-finement tournées, & l'Autheur ne ſe peut tirer avec plus d'eſprit qu'il fait des matieres qui ſont un peu délicates. Tout ce qui regarde la Baronne de Saint Sauveur, eſt fort plaiſamment écrit; & de la maniere dont les Avantures de Chriſtine-Saint-Aubin ſont traitées, on n'a pas à ſouhaiter qu'elles finiſſent ſi-toſt. Réponſe, s'il vous plaiſt, ſur l'explication que vos Amies auront donnée à l'Enigme que je leur propoſe.

A Paris ce 30. Sept. 1677.

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le premier jour de chaque Mois ſans aucun retardement. Il ſe diſtribuëra toûjours en blanc chez le Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plaſtre. Et au Palais, où on le vendra vingt ſols relié en Veau, & quinze relié en Parchemin.

TABLE DES MATIERES.

L'Amour Commode.

Histoire de la fausse Provençale.

Le Roy donne à Monsieur le Marquis de Montanegre l'agréement de la Lieutenance de Roy de Languedoc.

Histoire de l'Enfant Ours.

L'Horloge des Amans.

Compliment de Monsieur de Roubin de l'Académie Royale d'Arles, à Messieurs de l'Académie Françoise, en leur presentant des Estampes de l'Obélisque élevé à la gloire du Roy dans la Ville d'Arles.

Académie de beaux Esprits établie à Turin par Madame Royale.

Autre Académie des Exercices du Corps, établie par la mesme.

Enigme. *Ballade.*

Histoire du Faux Milord.

Le nouveau Grand Visir veut introduire de nouvelles manieres de recevoir les Ambassadeurs, dont il ne

TABLE.

peut venir à bout.
Collation Inpromptu.
Reproche de n'aimer point assez.
Confitures données.
Passion naissante.
Histoire de l'Amant Cocher.
Vers Irreguliers pour le Roy.
Particularitez d'un Régal donné à Nimegue par M. le Comte d'Avaux Plenipotentiaire de France.
Compliment fait au Roy par l'Académie Françoise, M. Quinaut Directeur de cette Compagnie portant la parole.
Le Roy donne au Fils de feu M. le Comte de Cossé la Charge de Grand Pannetier de France.
Monsieur le Marquis de Foix est reçeu Chevalier d'Honneur de Madame.
Monsieur de Matignon preste Serment entre les mains de Sa Majesté pour la Lieutenance de Roy de Normandie.
Mort de M. le Président de Maisons.
Mort de Madame de Puisieux.
Tout ce qui s'est passé dans l'Academie

Fin de la Table.

TABLE.

Françoise le jour de la Distribution des Prix, avec plusieurs particularitez qui regardent l'Education de Monseigneur le Dauphin, & les grandes qualitez de ce Prince.

Inpromptu de M. le Duc de S. Aignan à M. le Dauphin, sur le Chasteau de S. Germain gravé par ce Prince.

Autres Vers de M. de Tierceville sur le mesme Sujet.

Suite des Nouvelles de la Guerre.

Rondeau sur la Devise que le Prince Charles fit mettre sur ses Guidons en approchant de Mets.

Vne Escadre de 5. Fregates Ostendoises attaque devant Fécam un Vaisseau Marchand estimé quatre-vingt mille escus. Il est sauvé par les bons ordres de M. le Duc de S. Aignan.

Histoire du Singe.

Mariage de Mademoiselle Ricoüart d'Erouville, & de M. de la Levretiere, Gouverneur de Condé.

Opéra representé à Nimegue par les Filles de M. le Marquis de Spinola.

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fev. 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, VILLET, Il eſt permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé LE MERCURE GALANT, en un ou pluſieurs Volumes, pendant le temps de dix années entieres, à compter du jour que chaque Volume ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et defenſes ſont faites à toutes Perſonnes de contrefaire leſdits Volumes, à peine de ſix mille livres d'amende, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 27. Fevrier 1672.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé ſon droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevê d'imprimer pour la premiere fois le premier Octobre 1677.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

A 4
8° H
26,484

MERCURE

GALANT

SEPTEMBRE

1677